
3 1761 07988853 3

Le Paradis retrouvé

DU MÊME AUTEUR

L'Arbre et les Vents, poèmes.
Les Chants Séculaires, poèmes.
Les Printemps, poèmes.
Dionysos, tragédie lyrique.

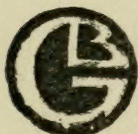
En préparation :

Le Cœur du Poète, poèmes.

JOACHIM GASQUET

Le
Paradis retrouvé

Exaltavit humiles



PARIS
BERNARD GRASSET
Éditeur
61, Rue des Saints-Pères, 61

1911

Il a été tiré de cet ouvrage
5 exemplaires sur Japon Impérial numérotés de 1 à 5,
et 12 exemplaires sur Hollande numérotés de 6 à 17.

EVÆ MEÆ

LE PARADIS RETROUVÉ

Qui que tu sois, voici mon cœur, voici ma vie...
Voici le Paradis retrouvé dans les pleurs.
O vous dont mendiait la faim inassouvie,
Prêtez-moi le fardeau de toutes vos douleurs.

Aimer ! J'ai soif d'aimer, comme vous je veux vivre,
Quitter le ciel serein de ma pure raison,
Et ne plus limiter le monde qui m'enivre
Au bonheur passager qu'abrite ma maison.

Cherchons... L'humanité sur la route des âges
Hésite au carrefour des révolutions
Et je sens sous le mien battre mille visages,
J'entends pleurer en moi les générations.

PRÉLUDE

PRÉLUDE

Dans les champs, tout le jour, au hasard de la route,
J'ai marché, sans savoir où le vent me menait,
Et maintenant, perdu sur ces rochers, j'écoute
Ce que murmure au ciel la vaste nuit qui naît.

Elle vient lentement, elle s'enfle, elle abonde
Comme le doute au cœur des hommes de ce soir,
Et sous elle, à mes pieds, va s'enfoncer le monde
Comme sombre un vaisseau sans s'en apercevoir.

Quel nom vont te donner, en bas, dans la prairie,
Ceux qui te voient venir sans te connaître encor,
Universel chaos qui roules sur ma vie...
Dois-je désespérer ? Prédis-tu l'âge d'or?

Devant nos pas, toujours, le Paradis recule.
Depuis que nous marchons quand arriverons-nous ?
Il m'a semblé, ce soir, voir dans le crépuscule
Comme un immense Adam tombé sur les genoux.

J'écoute. Le soupir de la plaine m'arrive,
Bleu sanglot, cri perdu d'inutiles douleurs.
Un train fuit, et l'appel de la locomotive
Bouscule le sommeil des amandiers en fleurs.

Près d'eux je m'endormais. La combe verte et rousse,
Les rocs tièdes buvaient les dernières lueurs.
Une heure aux pieds d'argent s'allongeait sur la mousse...
J'allais vous oublier, fronts trempés de sueurs.

Fronts trempés de sueurs, rudes faces paisibles,
Rudes consolateurs attachés à mes pas,
Compagnons douloureux aux autres invisibles,
Je vous parle... Pourquoi ne répondez-vous pas ?

Voyez pourtant... Jamais si calme paysage
Ne s'est ainsi couché devant vos yeux meurtris.
Ce ciel a la beauté pensive d'un visage...
Où m'a conduit ce vent ? Que me veut ce pays ?

Une ville, à nos pieds, un port constellé fume..
Une écume de toits, un noir bourdonnement..
Sur la mer qui s'éteint un feu-tournant s'allume,
La plaine à l'horizon disparaît lentement.

Où suis-je ? Un pont moussu tend vers moi sa vieille arche,
Et par tous les vallons, du fond des pins, voici
Que, pesantes rumeurs de quelque peuple en marche,
Montent des pas confus sous le ciel obscurci.

*
* *

Où vont-ils, où vont-ils, tous ces pas que j'ignore,
Tous ces frères perdus que je voudrais aimer,
Vers quel jour montent-ils, vers quelle humaine aurore,
De quels sillons partis, rués vers quel sommet?

Ils montent dans la nuit, les voici, leurs poitrines
Me frôlent, je devine en passant leurs métiers.
Ils vont, l'âme brûlée aux baisers des machines.
L'éclair des pics répond au fouet des charretiers.

Les bouchers puent le sang, les faucheurs sentent l'herbe,
Et l'odeur du charbon noircit les cheminots.
Mais qu'ils traînent du fer, qu'ils ploient sous une gerbe,
Tous ont le même espoir et les mêmes sanglots.

En bas, on sent l'élan d'une énorme poussée...
D'où viennent-ils ? mineurs que vomit leur enfer,
Boueux, le front souillé, la manche retroussée,
Grondant du bruit que font les peuples et la mer.

Derrière ce flot noir, d'autres, d'autres arrivent,
Nombreux comme le blé, pressés comme le sel,
Et je les reconnais, ils sont l'âme plaintive,
Les sanglotantes mains du Songe universel.

*
* *

Savoir ! Je veux savoir où court leur troupe sombre,
Je voudrais les aider dans le travail qu'ils font,
Et voici brusquement qu'ils m'appellent dans l'ombre,
Je me jette avec eux dans le chemin profond.

Mes pieds saignent, aux bras des autres je m'accroche,
Mes reins plient sous le poids de quel cuisant fardeau?
Eux courent en chantant, leur triomphe est donc proche.
Les suivrai-je?... J'ai soif... Oh! du vin! un peu d'eau!

Mais leur foi maintenant, leur souffle me domine,
Mon cœur multiplié halette avec leur cœur,
Je respire à l'étroit dans ma grêle poitrine...
De l'air! De l'air! Du jour! Du pain! Des jours meilleurs

Je n'étais rien. Comment si longtemps, inutile,
Sans goût, ai-je pu rompre et manger seul mon pain?
Comment ai-je, sans voir, traîné de ville en ville
Ce corps, rongé d'ennui, ce cœur, à peine humain?

Leurs pauvres yeux pourtant me plaignent sans reproches,
Je veux lutter comme eux, ils m'acceptent, je vais...
Savoir! Je vais savoir où courent sur les roches
Tous ces pas douloureux hors des chemins mauvais.



Nous montons... Le jour naît. Une aube sans souffrance
Étanche les sueurs au vent bleu du matin.
Là-haut, on rompt, là-haut, le pain de l'espérance.
Quel voile se déchire au souffle du Destin ?

Où montons-nous ? Quelle est cette forge sublime ?
Sur quelle enclume d'or frappent ces forgerons ?
Et tous m'ont répondu, d'une voix unanime :
« Frère, nous le saurons quand nous arriverons. »

... Possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.

MATTHIEU, XXV, 34.

I

Ouvre les yeux...

Ouvre les yeux. Ta joie est là qui te regarde.
Le paradis, promis à l'humaine raison,
Commence, humble et splendide, au seuil de ta maison.
Ne crains rien du Malheur. Va, ton Ève te garde.

Partout, au bord des mers qu'épouse le soleil,
Dans le rêve peuplé des villes éclatantes,
Dans les champs comme au fond des forges haletantes,
Quelqu'un, les bras ouverts, t'attend à son réveil.

C'est ton frère. Il dormait. Souffle sur ses prunelles
Et montre-lui, parmi les jeunes libertés,
Qu'au seuil laborieux de toutes les cités
L'universel Travail tend ses mains fraternelles.

Si Lazare a fendu la pierre du tombeau,
Si Cæsar but le lait de la louve latine,
Si Michel-Ange a peint la Chapelle Sixtine,
Laisse dormir les morts, viens, mon rêve est plus beau.

Partout l'Adam nouveau d'un Éden sans mystère,
Partout un peuple heureux possède l'univers,
Et tout ce paradis qui flotte dans mes vers,
Viens, tu n'as qu'à marcher, il tient toute la terre.

II

Sommeil d'Adam

C'est au cœur d'un jardin prodigue où tout s'éveille.
Une terre aux yeux frais que le jour émerveille.
Un ciel vierge. Des bois touffus devant la mer...
Rêvé-je ? Étais-je là? Sous la lampe d'hiver
Ai-je trop regardé quelque vieille gravure?
L'Éden monte du fond de ma mémoire obscure...
De grands arbres fleuris et sous leurs lourds rameaux
Dans l'herbe haute, autour d'Adam, des animaux
Mêlent leur cœur paisible au premier soir du monde.
On entend respirer l'immensité profonde,

Et les yeux de la mer se ferment lentement.
Le cœur ravi du Maître exulte au firmament,
Car, des monts chevelus à la vive couleuvre,
Tout l'aime. Et il satisfait contemple son œuvre.

L'Homme seul, dans le chœur du merveilleux jardin,
Ne participe pas aux cantiques d'Éden,
Et déjà, sur les bords vacillants de l'abîme,
Vers le jour disparu penchant son front sublime,
Sent déferler le doute en face de la nuit,
Et le croissant bleuit derrière son ennui.

Les âges à venir que les fils de sa race
Vivront avec la chair de sa chair, dans l'espace
Plus fluide, là-bas, se le montrent entre eux.
Sous les arbres s'enfonce un chemin ténébreux
Où passe, par moments, une rumeur de foule,
Et pleine de sanglots, à ses pieds, la mer roule
Un visage d'écume, un front pareil au sien.
Pourtant, ce soir, le Maître a murmuré : « C'est bien. »

Comme un jour plus suave au ciel la nuit s'azure.
Dans la paix qui descend sur toute la nature,
A moitié consolé de la mort du soleil,
Il se sent attendri par son premier sommeil.
Et tombant, assoupi, contre la terre sombre,
L'Aïeul, autour de lui, n'entend plus marcher l'ombre.

Il dort. Dans la fraîcheur sereine des ruisseaux
Traînent les lourds pollens qui font rêver les eaux.
Tout est silencieux et pourtant tout soupire.
Et comme rêve Adam, comme son cœur respire,
L'haleine de la nuit erre dans la forêt.
Les monts flottent là-bas si légers, qu'on dirait,
Tant le silence ému se penche sur les choses
Et tant l'air du jardin hésite autour des roses,
Que le monde enchanté ne s'éveillera plus.
L'Homme dort. L'herbe épaisse adore ses pieds nus.
L'arbre veille sur lui, les buissons le parfument,
Et les daims accourus, dont les fins naseaux fument,
Le caressent dans l'ombre et lui lèchent les mains.
Toute la nuit fourmille avec des yeux humains.

Il dort. Et les rochers, les monts bleus, les nuages,
Abaissent, fait d'amour, d'astres et de feuillages,
Un regard paternel sur leur fils endormi.
La forêt le contemple et l'anime à demi,
Car parfois un frisson créateur la traverse,
Et le même frisson, sur Adam qu'elle berce,
Vient à ses bras obscurs mêler un être ami.
Et Dieu tire de lui son rêve qui frémit.
Un être vague, ardent comme le vent qui rôde,
S'assied au fond brumeux de son âme encor chaude.
Ce brouillard lui sourit sous de longs cheveux d'or.
Deux beaux pieds éclatants, près de son front qui dort,
Se posent doucement comme deux tourterelles.
Le parfum de l'aurore entr'ouvre ses prunelles.
La mer rougit, le jour tombe du ciel, il sent
Toute l'humanité s'émouvoir dans son sang,
Car, de tous les désirs de l'univers suivie,
La femme vient d'entrer, splendide, dans la vie.

O corps silencieux, flancs baignés de lueur,
Visage de son âme, âme de sa douleur,

Cœur de son cœur, la Chair de l'homme le regarde...
Craintive, elle sourit à sa raison hagarde.
Elle est comme un miroir où tout le jardin luit.
Et timide, elle fait le premier pas vers lui.

Il a bondi. L'air l'éblouit. L'amour l'oppresse.
Quelle est autour de lui cette blanche caresse ?
Que lui veulent ces yeux à ses yeux inconnus ?
Et parmi les rosiers qui brûlent ses flancs nus,
Adam, les doigts tremblants d'avoir touché son rêve,
Fuit devant le baiser que veut lui donner Ève.

III

Éveil des hommes

Sur le monde endormi les souffles bleus reviennent..
La confuse pensée éparse dans la nuit
S'amasse à l'orient où l'aube aimante luit...
De leurs travaux d'hier les hommes se souviennent.

Ils se lèvent... Le jour entre dans les taudis.
Les premières lueurs se penchent aux fenêtres.
Et partout le travail qui transforme les êtres
Change la terre ingrate en actif paradis.

Déjà les sacs de blés ruissellent des échines
Sur les grands tapis d'or des quais ensoleillés,
Et les rouges brasiers, sous les mâts réveillés,
Enveloppent d'encens l'autel noir des machines.

Tout le ciel a lavé ses vitraux printaniers.
L'adieu des trains répond au cri blanc des navires,
Et dans les verts marchés pleins d'appels et de rires
Les légumes gonflés débordent des paniers.

Je m'en vais au hasard sous la lumière crue
Qui tapisse les murs d'écharpes de satin
Car la ville en sueur mêle dans le matin
Le tumulte du port aux gloires de la rue.

Tous mes frères sont là, déguenillés, joyeux,
Ils poussent la varlope, ils martèlent l'enclume,
Et de maigres commis ouvrent d'un trait de plume
Une route aux vaisseaux sur des plans merveilleux.

Du labeur chatoyant tissant l'immense toile,
Sous un bloc accroupi, penché sur un chaudron,
Taillant, plantant, limant, dans l'odeur du goudron,
Au parfum des fraisiers, à l'ombre de la voile,

Partout, sur les chars bleus allant à la moisson
Comme devant le four qui lui durcit les joues,
Dans la rumeur des treuils, des brancards et des roues,
Et sur l'échafaudage où siffle le maçon,

Chaque homme, fil vivant du triomphe qu'il trame,
Se sent confusément maître de l'univers,
Et dans mon cœur battant, dans mes yeux grands ouverts
Tout cet épars travail s'engouffre et prend une âme.

IV

Entrez dans mon cœur, mon cœur est le vôtre,
Nous sommes les fils d'un même soleil,
Dans mon cœur d'un jour s'exalte un Apôtre,
Dans mon sang se lève un Adam vermeil.

Cet Adam, qui coule à flots dans nos veines,
En pleurant, partout, vers l'Ordre perdu
Tendait au hasard ses mille mains vaines :
Entrons en chantant dans l'Éden rendu.

Entrons, le travail sans salaire abonde,
O frères pressés comme les épis,
Faisons en chantant la moisson du monde
Dans le Paradis partout reconquis.

Ne le cherchez plus dans les vieilles Bibles,
Venez, le travail est l'Ordre éternel.
Aux portes d'azur plus d'Anges terribles !
Entrons labourer l'Éden fraternel.

Ce siècle d'amour, ce siècle est le nôtre,
Le monde sauvé sort de son sommeil.
Entrez dans mon cœur, mon cœur est le vôtre,
Dans nos cœurs se lève un Adam vermeil.

V

Rêvé devant les usines de Düsseldorf

... venturo lætentur ut omnia sæclo.

VIRGILE.

Depuis, les reins rompus, que l'humanité marche,
Ployant sous les drapeaux, titubante sous l'Arche,
Que fuit-elle ? A la voix de quel maître haï,
Cherche-t-elle son Père au delà des nuées ?
Où dorment sans tombeau tant d'âmes remuées,
Sans avoir vu leur Sinaï ?

Depuis que, grands enfants, ivres de poésie,
Nous sommes descendus des plateaux de l'Asie,
Bourdonnant au soleil le long des fleuves doux,
Que poursuivent pour nous nos soldats et nos prêtres ?
Que fuyons-nous soudain à la voix de nos maîtres,
Emportant nos dieux avec nous ?

Dormeurs mal éveillés que leur rêve épouvante,
Nous cherchons à tâtons sur la terre mouvante
Les marches de clarté par où descend le jour,
Mais nous ne pouvons pas, aux rampes de l'abîme,
Dresser, plus d'un matin, sur la plus haute cime,
L'échafaudage de la Tour.

Une fois, sur les bords d'une mer sans mystère
Nous avons jeté l'ancre, et les raisins d'Homère
Des corbeilles des dieux tombaient dans nos paniers,
La Beauté s'endormait au pied de l'Acropole,
Mais un juif est venu qui portait la Parole...
Pallas, où sont tes oliviers ?

Un jour, le cœur durci par le vent des naufrages,
Nous avons deviné, derrière les orages,
Une terre inconnue à l'horizon de l'eau,
Et sur la vaste mer aux sourires sans nombre
Nous avons vu surgir un continent dans l'ombre,
Aux rayons d'un soleil nouveau.

Et parfois, pris de peur, de fatigue et de doute,
Nous nous sommes couchés sur le bord de la route,
Harassés, affamés et disant enfin : Non.
Mais quelqu'un survenait, les Victoires en croupe,
Un maître aux poings sanglants qui fouaillait notre troupe
Mahomet ou Napoléon.

Nous repartions, l'Amour haletait à nos trousses,
La Paix nous appelait du fond des moissons rousses,
Mais le vent du matin chantait dans nos clairons,
La bataille menait sa bacchanale noire,
Et nous avions, le soir, les bras nus de la Gloire
Pour essuyer nos éperons.

II

Les siècles passent... Si la tombe
Réalise l'espoir des morts,
Sur nos labours voici que tombe
Un crépuscule sans remords.
Adam a retrouvé son âme.
Plus de glaive à la rouge flamme !
Partout il dresse ses chantiers,
Et sur la face de la terre
Pour maîtriser le vieux mystère
Coulent sa vie et ses métiers.

Dans l'atelier crépusculaire,
Au milieu des outils fumants,
Ève l'admire, et pour lui plaire
Vient essuyer ses bras aimants.

Par ses caresses enhardie,
Devant la forge refroidie
Elle pose le plat de fruits,
Et tous deux, par la porte ouverte,
Ils voient, au fond de l'ombre verte,
Rêver la paix des grandes nuits.

Dans cette paix les toits s'endorment
Comme les arbres dans les bois,
Car maintenant les villes dorment
Sans peur des réveils d'autrefois.
Demain la terre reposée
S'éveillera dans la rosée ;
L'Humanité partout debout,
Sans souci d'un maigre salaire,
Reprendra l'hymne séculaire
Que le travail chante partout.

Un hymne sort du cœur des hommes
Qui travaillent dans la cité.

En peinant ils chantent : « Nous sommes
Le vieil Adam ressuscité.
Plus de loi qui nous asservisse,
Mais partout la même Justice
Sur nos biens librement acquis :
La terre entière est le domaine
Où s'accroît la famille humaine
Dans le Paradis reconquis. »

III

Et tous ceux, Jours heureux, qui vous ensemencèrent,
Tous les martyrs hués qui vous prophétisèrent,
Invisibles sont là, Salente refleurit ;
Jésus, ressuscitant en chair comme en esprit,
Marche à travers les blés fauchés des paraboles,
Beethoven voit crever l'orage des symboles
Et l'arc-en-ciel monter de l'ordre universel,
Tandis que dans un air chargé d'or et de sel,

Sur les quais de Venise, où foisonnent les voiles,
Tintoret verse à boire aux ruffians de ses toiles,
Et que dans Rome encor Virgile radieux
Laisse pleurer son âme amoureuse des dieux.

IV

Rien ne se perd, tout se recrée,
Dans le creuset de l'univers
Lorsqu'une strophe est inspirée
Elle engendre de plus beaux vers.
Dans tout cœur, pourvu qu'il soit ferme,
La souffrance elle-même germe.
Et tous ces hommes condamnés,
Dont semblait morte la pensée,
L'entendent battre cadencée
Au cœur des siècles nouveau-nés.

C'est pourquoi, sans jamais que sa foi désespère,
Penché sur ses calculs où fourmillent les lois,
Le savant ignoré qui commande à la terre
Peut se dire et se sait l'égal des plus grands rois.
Il vit au centre obscur des routes qu'il nous ouvre,
Tout un monde caché tâtonne sous son front,
Il monte, il touche au but : brusque, le ciel se couvre...
Après lui, d'autres yeux verront.

D'autres yeux verront son aurore,
D'autres cœurs vivront son amour..
Combien d'aubes, là-bas, encore
Au fond de l'éternel retour..
Demain cette aube reculée,
Du fond de la plaine brûlée,
Bondira, des fleurs à la main,
Et dans la joie universelle
Courra la vérité nouvelle
Sur les cimes du genre humain.

Car les cimes, toujours, s'éveillent les premières...
O grands pics, ô glaciers, bleus réservoirs du jour,
Comme dansent sur vous de joyeuses lumières !
Que nous prédisez-vous, âmes riches d'amour?
Depuis qu'au pied des monts le monde peine et fume,
Quand vers vous qu'il ignore il tend un bras lassé,
On dirait que là-haut une forge s'allume...
Que forgez-vous dans l'air glacé ?

Que forgez-vous dans l'air sublime,
Bons compagnons au regard sûr ?
L'erreur veut mordre votre lime,
Vous souffletez l'erreur, d'azur.
Vous achevez votre journée
Paisiblement, l'âme tournée
Vers l'avenir que vous savez.
Aux murs du siècle qui commence
Bleuit déjà la fresque immense
Des jours d'or pour nos fils rêvés.

V

Qu'ils voient venir vers eux, comme des fiancées,
Toutes ces heures d'or, ces dansantes pensées,
Tout cet espiègle chœur au rire éblouissant,
Toutes ces Lois d'amour, d'abondance et de fête,
Dont le baiser promis exaltait le prophète
Qui frissonnait dans notre sang.

Qu'ils entrent en chantant dans le bien de leurs pères,
Que nos greniers comblés et que nos ports prospères
Nous fassent bénir d'eux quand nous serons partis.
Qu'ils voient réalisés, dans leurs mûres années,
Ces songes fabuleux, ces hautes destinées,
Dont nous les enchantions quand ils étaient petits.

D'un évangile heureux qu'ils soient les sains apôtres,
Que les outils des uns soient les outils des autres,

Qu'ils partagent un pain moissonné sans douleurs ;
Mais que le père, fier du fils qui lui ressemble,
Ne l'amollisse point et qu'ils partent ensemble,
Comme nous, vers des jours meilleurs.

Car devant ceux qui vont toujours le ciel recule.
Nous ne saurons jamais ce que le crépuscule
A fait lever de songe au cœur des voyageurs.
Nous étions arrivés, nous campions sous une arche,
Un lent repos tombait sur la famille en marche,
Mais quelqu'un, un enfant peut-être, a dit : « Ailleurs. »

VI

Ailleurs ! Ailleurs ! La destinée
Baise là-bas les fronts haïs.
Ici la terre est ravinée,
Là-bas s'ouvre un si bleu pays !

Là-bas, au fond d'or de la plaine,
Plus de souffrance, plus de haine,
La Guerre fuit dans les roseaux,
Et les tempêtes sont si gaies
Qu'on ne sait plus, le long des haies,
Si le ciel siffle ou les oiseaux.

Ailleurs, l'homme ignore le crime.
Au détour de ces bois épais
Plus d'esclaves que l'on opprime;
L'Innocence et la verte Paix
Règnent derrière ces montagnes,
La Foi laboure les campagnes ;
Plus de damnés, tous sont élus,
L'Espérance est universelle,
Là-bas, tant la science est belle,
Là-bas, peut-être, on ne meurt plus.

Non ! Non ! Plus de ces rêveries.
Ce que notre siècle a de bon

C'est que, maître de ses féeries,
Avec du fer et du charbon,
La patience et les pleurs de l'homme,
Il construit un plus beau royaume
Que tous les royaumes rêvés.
Il peut, autour du Patriarche,
Arrêter les tribus en marche :
Les pays promis sont trouvés.

Ils sont là, c'est eux que naguère
Nous nous disputions pas à pas,
Mais sous les brumes de la guerre
Les paradis ne se voient pas.
La bataille exalte les êtres,
Elle fait, au cœur des vrais maîtres,
Les fortes semences germer,
Mais sans que le sang le féconde
Pour bien cultiver notre monde
Il aurait suffi de l'aimer.

Dans le grand jardin de la terre,
Sans arrogance, mais sans peur,
Il aurait suffi de se taire
Quand nous appelait le Seigneur,
Sans idoles, dans les clairières,
De chanter, s'il faut des prières,
A travers les branchages verts
La lente marche des planètes,
En sentant vivre sur nos têtes
L'ordre éclatant de l'univers.

VII

Le Destin a voulu malheureux qu'au contraire
Abel bâtit l'autel, Caïn tuât son frère...
Dure Nature, à quoi le meurtre sert-il donc ?
Puisque dans l'air du ciel que le soleil éclaire
Tout, et parfois le crime, hélas! est nécessaire,
Qu'il nous révèle le Pardon !

Soit louée au soleil, l'inflexible Justice,
Mais, sous les bras en croix du divin Sacrifice,
Aidés, sous leur fardeau, les justes harassés.
Soit béni l'arc-en-ciel sur les eaux du déluge,
En toute heure, en tout lieu, béni soit le refuge
Où le pauvre voit Christ laver ses pieds blessés.

Et soit béni surtout, avec des pleurs de joie,
Ce siècle radieux que l'Esprit nous envoie,
Sur les canons fumants ce message d'amour,
Cette heure aux yeux baissés, pareille à notre rêve,
Cet éclatant rosier tout débordant de sève,
Cette Ève au front comme le jour.

O toi qui la fuyais, étant amoureux d'elle,
Accueille, doux Adam, ta compagne fidèle,
Bâtis-lui de tes mains son lit et sa maison.
Pare le clair foyer des images qu'elle aime,
Et verse sur son front et tords en diadème
L'eau lustrale et les fruits de ta mâle saison.

Encens prodigieux, la forêt vous embaume,
L'Amour fauche les blés de votre ardent royaume,
Votre table est dressée en face de la mer,
Devant votre bonheur la Bonté s'est assise,
Et toutes les moissons de la Terre promise
Tombent aux pieds de Déméter.

La renaissante paix de vos âmes s'accorde
A la paix des cités où règne la Concorde,
Chaque jour dans vos fils voit s'incarner vos vœux,
Le monde autour de vous s'ouvre comme une rose,
Et sur tout être heureux la main du ciel se pose
Comme la main d'Adam, Ève, dans tes cheveux.

VI

Maternité

ADAM

Je t'aime... Chaque soir quand le soleil descend
Tu grandis dans la paix de l'ombre qu'il nous verse.

ÈVE

C'est que je sens du fond de la terre qu'il berce
Se lever les désirs qui rêvent dans mon sang.

ADAM

O ma terre féconde en baisers! Les étoiles
Sous les palmes d'argent se glissent pour te voir.

ÈVE

Sous mes cheveux émus, mon soleil qui te voiles,
Ton cœur silencieux a la beauté du soir.

ADAM

Je t'aime pour tes yeux.

ÈVE

Je t'aime pour ta bouche.

ADAM

L'ombre de mes désirs à tes beaux pieds se couche.
Bénissons le Seigneur, endormons-nous en lui.

ÈVE

L'amitié du Seigneur descend avec la nuit.

ADAM

Par l'air qu'il a créé bénissons notre Père.

ÈVE

Par les mille baisers qui montent de la terre
Bénissons le Seigneur qui m'a donnée à toi.

ADAM

Ton cœur bat dans mon cœur.

ÈVE

Et ton souffle est en moi.
Je t'aime, souffle aimant.

ADAM

Je t'aime, chair profonde.
Endormons-nous aux bras entrelacés du monde.

ÈVE

O mon âme !

ADAM

O mon cœur plein de moi !

ÈVE

Doux époux !

ADAM ET ÈVE

Bénissons le Seigneur qui s'aime au fond de nous.

Et tendrement la Nuit contre son sein immense
Berce l'humanité dont le rêve commence,
Tandis que dans les flancs d'Ève, debout soudain,
Pour la première fois a tressailli Caïn.

VII

La Guerre, dure amante aux voluptés épiques,
Quand l'époux est tombé jette son corps aux chiens,
Et c'est du blé sanglant, labouré par les piques,
Que le héros pétrit le pain meilleur des siens.

La Gloire est belle... Mais, loin des cris et des râles,
Sur l'enclume forger les bijoux de la Paix,
Pour voir, les yeux riants dans ses cheveux épais,
Descendre jusqu'à vous l'Ève des cathédrales,

Pour la sentir, divine en son clair tablier,
Essuyer sur vos bras les sueurs de l'usine,
Puis, le balcon ouvert sur la forêt voisine,
S'endormir, enlacés, dans un lit d'ouvrier.

VIII

Que me veut-on ?

Que me veut-on ? Le front plein de rimes, je songe,
Sur mon été le soir descend,
Lucide, mais sans foi, mon regard pesant plonge
Dans les profondeurs de mon sang.

Qui se souvient de nous sur la terre où tout passe
Si nous n'avons pas su servir
Quelque œuvre ou quelque idée, un front qui nous dépasse,
Un bleu morceau de l'avenir ?

Tous les miens sont partis... Foyer de ma jeunesse,
Toi seul les fais revivre un peu,
Mais ce brumeux bonheur, cette fumée, ah ! n'est-ce
Qu'un peu de paille sur du feu ?

L'incendie inquiet qui toujours me dévore
A vite fait de consumer
Cette pauvre moisson fauchée à mon aurore...
Je regarde mes ans fumer.

Je revois la maison, le vieux four de mon père,
Je lis Virgile, j'ai la foi,
Et sens que refleurit, plus drue et plus prospère,
La France en deuil autour de moi.

J'entends mes compagnons dans les cours de l'école,
Nos grands combats au fond des bois,
Quand nous allions rêvant de Sedan et d'Arcole,
Dans l'étude, je nous revois,

Les yeux tournés vers l'Est où la Gloire se couche,
Les poings crispés sur nos cahiers,
Mâchant, comme jadis on mordait sa cartouche,
Des vers d'Hugo pleins de lauriers.

Oh ! comme, déchirant notre honte voilée,
Nous agitions notre chapeau
Lorsque nous souriait la Revanche étoilée
Et que passait quelque drapeau !

Où sont-ils, tous ces jours chantants de ma jeunesse,
Tout cet élan des cœurs français ?
Chaque aube, se peut-il que le soleil renaisse
Entre tes bras toujours blessés,

O ma mère, aux pieds d'or, aux grands fleuves paisibles,
O ma France, au large chemin,
Où sans cesse l'on sent circuler invisibles
Tous les courants du cœur humain.

Je t'aime d'un amour nourri de tous les autres,
O clair pays de mes vingt ans,
Plaisir des exaltés, refuge des apôtres,
Paradis des désirs flottants,

Toi, qu'emporte toujours ton rêve humanitaire,
Qui prends l'Europe par la main,
Et tends en souriant aux peuples de la terre
Le vif visage de demain.

IX

Et vivent ces essaims de la ruche de France...

LAMARTINE

Partout dans le printemps le grand rucher essaime,
On entend sur les prés comme un bruit de combats,
Et les sommets neigeux qui nous gardent là-bas
Voient accourir vers nous l'Europe qui nous aime.
La verdoyante mer, la constance du ciel
Éveillent la forêt qui sort d'un vaste rêve.
Les hommes, pleins de foi, les arbres, pleins de sève,
Boivent l'air bourdonnant de pensée et de miel.
Les enfants crient, joyeux, dans les cours du collège,
Dans l'atelier plus clair redoublent les chansons,

Les vieux, au bon soleil qui chauffe les maisons,
Dressent un front songeur que la lumière allège.
O ma France, comme eux, redresse ton beau front,
Essaime, ardent rucher, dans la juste lumière,
Accomplis en chantant ta tâche coutumière,
Laboure, sème, crois... Moissonnent qui voudront !

X

Le Printemps vient, l'abeille heureuse
Bourdonne autour des amandiers,
Voici venir l'Ève amoureuse,
O peuples, que vous demandiez.

Elle descend la pente douce
Des coteaux encor embrumés,
L'olivier de France repousse,
Tous les chemins sont parfumés.

La première aube qui rougeoie
A traversé les bois muets,
Et je sens tressaillir ma joie
Aux flancs du monde remués.

XI

Oh ! qui peindra jamais sur les murs de la salle
Ce symbolique Adam, cette Ève colossale,
Qui rêvent éveillés à demi dans mes vers,
Aux murs de quel palais dressera-t-il la fresque
Où l'on verra passer le couple gigantesque
Dans la gloire de l'univers ?

Dans la gloire des bois, des hâvres et des rues,
Qui montrera vers eux les foules accourues,
A l'appel pourpre des clairons,
Sur les blés écrasés la marche triomphale,
Et là-bas, sous un fond crispé par la rafale,
Le choc poudreux des escadrons.

Qui peindra, comme un mont où l'aurore s'allume,
Le front du Forgeron délivré, sur l'enclume
Les glaives pêle-mêle avec les socs luisants,
Les bras éblouissants et les seins gonflés d'Ève,
Son ventre radieux et ces yeux qu'elle lève
Vers son colosse aux yeux puissants ?

Qui me la couchera sur un lit de feuillages,
Jouant, comme la lune au milieu des nuages,
Avec ses songes familiers,
Tandis qu'à ses beaux pieds, au flanc de la colline,
Vers elle ses fils nus, vers qui son front s'incline,
Montent de larges escaliers.

A l'heure où le travail n'enfièvre plus les villes
Qui précipitera, sur les jardins tranquilles,
L'essaim tumultueux des rêves embrasés,
Tout en laissant couler l'azur des perles fines
Des yeux fermés du jour sur le toit des usines
Et des grands docks aux murs rosés ?

Peut-être, à sa fenêtre ouverte sur mon rêve,
Amoureux comme moi de ce fantôme d'Ève
Qui sort des brumes du couchant,
Sur les quais d'un vieux port quelque peintre médite
De modeler un corps à l'âme qui palpite
Au fond lyrique de mon chant.

Frère, qui que tu sois, Manguin, Lombard, Laprade,
Sur Paris qui s'éveille ou sur ta vieille rade,
Si tu te penches, tu verras
Monter, comme en mes vers, de toutes les fumées,
Des chantiers étoilés, des forges allumées,
L'Ève éparse que tu peindras.

XII

Tentation

Au fond du parc bleuâtre où s'assoupit l'Été
La Femme songe; l'heure éparse, l'air bleuté
Scintillent à ses pieds dans l'ombre chatoyante,
Et sous les arbres noirs sa pensée ondoyante,
Dans le bourdonnement de ses désirs, entend
Se plaindre l'âme triste et fausse de Satan.
Invisible d'abord, le Banni qui l'attire,
Sous l'Arbre défendu, parmi les fruits, soupire.
Ses mots courent dans l'herbe, et derrière eux il luit
Dès qu'il voit venir Ève amoureuse de lui.
Puis, séduisante voix de la Faute qui rôde :

LE SERPENT

« Air touffu d'ombre bleue où fond une émeraude,
Tranquille après-midi mélancolique et chaude,
Jardin dont le soleil écaille les murs blancs !
Le nuage qui passe a des regards brûlants.
Là-bas, où le vent d'est emporte les nuages,
Quel cœur souffre pour toi sous ses mille visages,
Quel pays te regarde avec ses milliers d'yeux,
Quel autre amour t'attend, quel damné radieux,
Quel compagnon plus triste ? et quelle destinée ?
Peut-être, pour souffrir là-bas, étais-tu née ?
Comme un torrent gonflé, de ton corps aminci
Ton âme débordée aurait pu fuir... Ici,
Tu traînes dans la joie une chair opulente
Et goutte à goutte perds une âme grasse et lente
Où rien de tourmenté jamais n'a su frémir.
Les grands paons ocellés ne savent pas gémir,
L'ennui tombe à longs plis sous la soie à ramages.
Quand le beau ciel se vêt de pluie et de nuages

Toujours le même été pèse au fond de ta chair.
Qui te déchirera? quel pâle et vague éclair ?...

ÈVE

J'irai...

LE SERPENT

Nous quitterons cette lourde demeure...
Nous irons consoler notre frère qui pleure...

ÈVE

Es-tu Dieu ?... toi pourtant si tendre au sort humain...

LE SERPENT

Tu pleures ?...

ÈVE

Ta Pitié déjà m'a pris la main.

LE SERPENT

Viens, sous un pauvre ciel d'agonie et de soufre,
Tes larmes ont roulé sur le monde qui souffre.
La pâle multitude embrasse tes genoux.

ÈVE

Humble Roi, prends pitié des autres et de nous.
Abaisse ton beau front couronné de détresse,
Laisse-moi défaillir, Passant, sous ta caresse...

LE SERPENT

Allons-nous-en... Les cerfs ont soif dans la forêt...
Le monde est malheureux...

ÈVE

Je le consolerai.

LE SERPENT

Le monde est déchiré par des tourments sans causes...
Viens, nous pardonnerons leurs voluptés aux roses,
Nous briserons d'un coup l'amphore du destin...

ÈVE

Ne souffre plus... Je t'aime... »

Et dans le grand jardin
Où remuait le soir au fond de l'herbe sombre,
Comme l'époux revient le Serpent fuit dans l'ombre.

XIII

Ève

Tu m'as dit : « Le bonheur est ici, mais la vie,
Mais le monde est ouvert à ton vaste désir.
Il est sous le soleil des douleurs que j'envie,
Avant d'avoir souffert je ne veux pas mourir.

Je veux souffrir la faim pour mieux rire et mieux boire
Et mieux te disputer la chair riche des fruits.
Je te veux méprisé pour désirer la gloire
Et pleurer loin de toi durant de longues nuits.

Elle aussi, la douleur est une grande joie.
D'autres pleurent... Je veux tout connaître... Partons.
Vois panteler là-bas comme une immense proie
Tous ces pays tremblants au pied repu des monts.

Viens... Tu n'as qu'à passer, ils attendent un maître,
Et pour les posséder tu n'as qu'à bien les voir,
Pour te faire aimer d'eux tu n'as qu'à les connaître...
Sur ce que tu connais laisse tomber le soir.

Laisse tomber le soir, et sur ma gorge en fête
Couche-toi bourdonnant de tous les bruits du jour,
Et dans tous ces échos, sous ma robe défaite,
Alors se lèveront les pays de l'amour.

Les villes et les ports, tous les ciels du voyage,
Tous les frères perdus et soudain rencontrés,
Flotteront sous tes yeux endormis, comme nage
L'odeur de notre amour dans mes cheveux cuivrés.

Comme nage mon cœur au fond de la musique
Ton rêve sombrera gorgé de souvenirs,
Et tout un univers d'ardeur métaphysique
Bondira dans ton cœur au gré de tes désirs.

A peine ces désirs, dans ton âme assoiffée,
Se lèveront à l'aube et courront dans les blés
Que la terre partout, encore décoiffée,
Sommeillante à demi, viens, les aura comblés.

Pieds nus, tu les verras déchargeant les navires,
Poussant les socs, pendus aux brides des chevaux,
Et tu ne sauras plus, en écoutant leurs rires,
Où commencent leurs jeux, où cessent leurs travaux.

Tous ces garçons joyeux que noircit la limaille,
Tous ces rustres ravis paressaient comme toi.
Une femme est venue et leur a dit : « Travaille. »
Et depuis chacun d'eux, dans son domaine, est roi.

Souverains des métaux, des flammes, de l'argile,
Ce qu'ils veulent, leur main le pétrit en chantant.
L'univers obéit à leur outil fragile...
Va... Travaille comme eux... Ton royaume t'attend.»

XIV

Mon royaume est bien de ce monde,
Je l'ai bien créé, je le vois,
Je le touche, je le féconde...
Il a tes yeux, il a ta voix.

Il a, dans l'ombre de ses branches,
Le souffle errant de tes aveux,
Il frissonne comme tes hanches
Sous le soleil de tes cheveux.

Il soupire comme ta gorge,
Il s'exalte comme tes pleurs...
Il laboure, il pétrit, il forge,
Ses chantiers ruissellent de fleurs.

Devant toi, dans la saison fauve,
La mer se creuse comme un lit,
Le soir jette une écharpe mauve
Sur ton rite qui s'accomplit.

Tu mènes de brûlantes fêtes
Où s'accouplent les horizons,
Quand sous la crinière des bêtes
Tes longs doigts mettent des frissons.

Les pommiers éclatent de pommes,
Tu ris et mords à belles dents...
Laissons dormir les vagues hommes
Alourdis de désirs prudents.

Nous, nos désirs qui les soufflettent
Dans leur servage humilié,
C'est toutes choses qui halettent
Dans tout travail multiplié.

S'ils végètent, hommes à peine
Pleins du vertige du néant,
S'ils se résignent, quand tout peine
Sur la terre et sur l'océan,

Nous, le travail est notre ivresse,
Nous sommes maîtres, nous vivons
Le dur destin qui les oppresse;
Et, mon Ève, nous ne rêvons

Que lorsque sous ta chair profonde
Croît l'avenir mystérieux...
Notre royaume est de ce monde,
Il a ta voix, il a tes yeux.

XV

Paternité

L'innombrable travail de la terre profonde
Fait affluer la sève à mon riche cerveau
Et dans l'Éden mouvant où ma race se fonde
Balance chaque jour un visage nouveau.

Je ne puis faire un pas, en ce vivant royaume,
Sans sentir tout un flot de lyrisme monter
Des racines du monde à mon visage d'homme.
Tout a peur du néant qui ne peut me dompter.

Le monde à travers nous passe comme un poème,
Les jours coulent, mon cœur de plus en plus ardent
Dans tout ce que je vois et dans tout ce que j'aime
Retrouve un battement du vaste cœur d'Adam.

Tout a peur de la mort, l'homme seul la méprise,
Adam seul ressuscite en un corps glorieux,
Et la chair de sa chair, d'âme en âme reprise,
Mêle aux cœurs de ses fils un cœur mystérieux.

Et d'ombre en ombre ainsi, de pensée en pensée,
L'Adam universel sort de notre sommeil
Et réchauffant les flancs de la terre épuisée
Dans le ciel de ses fils monte avec le soleil.

XVI

O mes frères, âmes paisibles,
Doux animaux silencieux,
A quelles sources invisibles
S'abreuvent vos cœurs anxieux ?

Mon bon chien, au seuil de ma porte,
Dans tes yeux soudain agrandis,
Pareil à moi quel dieu t'apporte
L'espoir humain d'un paradis ?

Dans ton âme brumeuse et lente
Le soir qui tombe mêle-t-il
Une promesse plus troublante
Au souffle avant-coureur d'Avril,

Et crois-tu voir, sous ma caresse,
Comme nous dans notre au-delà,
Revivre un peu de la tendresse
De la mère qui t'allaita ?

XVII

Tendres souffles, aussi, pollens, je vous adore,
Eau, vous êtes ma sœur.
Nous nous sommes aimés dans la première aurore
Qui pleura sur mon cœur.

Terre, où de jour en jour mon rêve s'enracine,
O forêts en sueur,
Forte amitié des pins, air chargé de résine,
Aimez aussi mon cœur.

O frères sans regards, vertes âmes, fantômes,
Notre songe est pareil.
Je ne suis comme vous qu'un tourbillon d'atomes
Dans le cœur du soleil.

Mais je sais, par ce jour qui me baigne la face,
Qu'en la même lueur
Nous aimerons toujours, quoi que le monde fasse,
Avec le même cœur.

XVIII

Le Baiser

Sur l'herbe heureuse, au bord de la source, tu glisses
Lentement vers le rêve ouvert aux animaux,
Le serpent diapré frôlant tes jambes lisses,
Dans l'ombre basse des rameaux.

Le suppliant soleil couché sur ta chair fauve
Te mord d'un long baiser et te fait soupirer,
Au miroir scintillant de la sylvestre alcôve
Ton image vient t'admirer.

Le sommeil végétal qui pleut des hautes branches
A fini par t'extasier :
Sous tes cils abaissés, palpant tes longues hanches,
Es-tu colombe, es-tu rosier?

Tu compares ton âme à la biche, elle broute
Le songe universel éclos dans l'ombre en fleurs,
Le vertige embaumé qui t'enveloppe toute
T'ouvre ses tendres profondeurs.

Tu compares ton âme à la panthère lasse
Qu'éblouissent les flancs redoutés du chasseur.
De tout ce vaste ciel renversé sur ta face
Vaguement tu te sens la sœur.

Tu compares tes seins aux ruches qui bourdonnent,
Ton sang aigu court sous tes doigts,
A toute la forêt tes désirs s'abandonnent,
Souffle et pollens tout à la fois.

Et moi qui te surprends dans ta chaude détresse,
Parmi les lys foulés, sous le jasmin brisé,
Je n'ai pour te tirer du néant qui t'oppresse
Qu'à l'incarner dans un baiser.

XIX

Le Fruit

Les branches du pommier traînaient sur l'herbe épaisse...
Et pour qu'à tout jamais Adam le reconnaisse,
Dans l'opulent Jardin qui tremble autour de lui,
Un cercle désolé, sous sa grande ombre, luit.
L'air divin qu'il respire épouvante les roses.
Au-dessus de la vie, au cœur fixe des Causes,
Il se dresse, alourdi de fruits étincelants.
Adam le fuit... Mais obstinée, à pas brûlants,
Toujours, au fond perdu de son immense rêve,
Loin de l'Homme et de Dieu, sous les fruits, revient Ève.

Elle était nue. Au bord de ses cils innocents
Ses pleurs ne disent pas l'angoisse de ses sens.
Ses beaux pieds, dédaigneux de la douleur des choses,
Sous leur orteil crispé foulent deux pâles roses.
Et d'une âme, où déjà le Mal vient à pas sûrs,
Ses longs doigts, sans les voir, caressent les fruits mûrs.

Le monde attend. L'effroi monte des sources vives,
L'air se penche, la mer s'amasse sur ses rives,
Les arbres anxieux confondent leurs rameaux,
Et de partout venus, tremblants, les animaux
Sous l'énorme pommier la voient toute petite.
La vie est suspendue à son geste. Elle hésite.

C'est alors qu'éclatant de jeune royauté,
Adam parut. Mais à son tour épouvanté,
Il regardait la femme et n'osait rien lui dire.

Elle, le corps dressé dans un calme sourire,
Dans l'audace sans frein de toute sa beauté,
Sous l'arbre étincelant, devant son roi dompté,
Brusque, planta les dents dans la plus belle pomme,
Et sauvage, en riant, tendit le fruit à l'Homme.

XX

Tristesse de Dieu

Lorsque, doutant déjà du dur bonheur de vivre,
Aux portes du Jardin, pris de morne stupeur,
Il les vit, hésitants devant la route à suivre,
Avant de les chasser, Dieu fut triste en son cœur.

Et laissant sur leur front, de sa droite invisible,
Tomber cette amertume avec un vague espoir,
Il fit monter pour eux sur l'univers paisible
Le sourire attendri de l'étoile du soir.

XXI

Le Figuier

La steppe est morne. L'air pèse torrentiel
Sur les seigles coupés que l'été mort parfume
Et comme un encensoir tombé des mains du ciel
La forêt flambe au bord de la plaine qui fume.

Nous mourrions du désir d'arriver. Tes beaux flancs
Palpitaient de sueur sous ta robe défaite,
Et sur ton front brûlé, purs, torrides et blancs
Les cieux tourbillonnaient comme une dure fête.

Tu t'assis... Un verger était là, près d'un puits.
Tout l'Éden retrouvé flottait sous les feuillages,
Et dans la verte odeur des branches et des fruits
Tu te mis à pleurer à grands sanglots sauvages.

Tu pleurais, sans savoir, le front entre tes mains,
Ramenant contre toi ta robe déchirée,
Je sentais, sans les voir, tous les crimes humains
Gonfler sous tes seins nus ton âme exaspérée.

La lune se leva lentement, la nuit vint
Consoler ce pays où lorsque le jour baisse
Sanglote on ne sait quoi de vaste et de divin
Comme tu sanglotais au fond de l'herbe épaisse.

Tu levas dans l'air pur ton visage apaisé
Où ruisselaient encor des larmes éclatantes
Et dans son cœur d'un soir le verger reposé
Souriait comme toi sous les ombres flottantes.

Alors dans tout mon sang quelque chose de doux,
Tout le poids partagé d'une sublime faute,
Me jeta, dans les lys de l'herbe, à tes genoux,
Sur mon front se pencha ton âme faible et haute.

Je bus ces pleurs ardents que j'ai compris depuis,
Et dans ce bleu jardin où s'embaumaient nos âmes,
De quelques fruits, au bord biblique du vieux puits,
Sous un figuier, au clair des astres, nous soupâmes.

XXII

J'ai vu le jour rôder de clairière en clairière
Et trembler l'herbe russe au-devant du soleil
Tandis que la forêt dans la verte lumière
Sortait en frissonnant des brumes du sommeil.

J'ai vu les barques d'or qui partaient pour la pêche,
Le port rose, et la mer sous les grands cuirassés,
Tandis qu'à belles dents Naples, comme une pêche
Mordait le jour fondant sous ses doigts enlacés.

J'ai voulu voir, et c'est depuis que m'accompagne
Partout une Erynnie au visage serein,
Les villes en sueur de la grave Allemagne
Se mirer dans les flots romantiques du Rhin.

J'ai vu, devant Jersey, les hautes vagues noires
Effriter le granit des poèmes d'Hugo
Et la lune sculpter le long des promontoires
Un bas-relief dansant comme un Donatello.

J'ai vu Rome, j'ai vu la tristesse de Pise,
Et Cérès, à Pœstum, verser ses derniers pleurs,
Je me suis endormi sous un pont de Venise,
Je me suis éveillé devant Florence en fleurs.

Toutes les voluptés que peut donner la terre,
Les promesses du ciel, la santé de la mer,
Tout ce qui peut tenter une âme volontaire,
Rien ne m'a fui, j'ai tout senti, j'ai tout souffert.

Le néant m'a souri sur le lac de Genève
Et j'ai pleuré, je crois, dans un bouge d'Anvers.
J'ai tout vu, tout haï, tout aimé... mais, mon Ève,
Un seul regard de toi vaut pour moi l'univers.

XXIII

Le Voyage

Partons, voici l'auto qui trépide à ta porte,
Venise t'ouvre au sud ses bras roses et fins,
Rome se plaint au vent de la campagne morte,
Naples de pommes d'or emplit ses blonds couffins.

Si, lasse des pays que le soleil parfume,
Tu préfères courir sous les brumes du nord
Viens, vers Cologne en feu le large fleuve fume,
C'est l'heure où le couchant descend sur Düsseldorf.

Les grands ponts engouffrant un steamer sous leur arche,
Les tours noires, les chants de la pluie et du fer,
Et le Rhin, au milieu, lent comme un patriarche,
Emportant le reflet de ces bruits à la mer,

Tout l'âpre devenir des nations modernes,
Le sifflement des trains sous les clochers rouillés,
Le commerce et ses docks,la guerre et ses casernes,
Viens, halettent pour toi le long des quais mouillés.

L'Europe est là, t'ouvrant son âme énigmatique
Où flottent, à la fois robustes et pervers,
Le sourire ambigu, les pleurs du monde antique,
Et les vastes frissons du plus jeune univers.

Nous verrons, si tu veux, les fleurs médiévales
En guirlandes croulant sur le front des cités
Et les marchés bruyants sous les vitraux des halles
Avec la même joie et les mêmes beautés.

Il est, au fond mouvant des plaines de l'Ukraine,
Des couchants enflammés dans des bras coléreux,
Et des levers de lune, où le firmament traîne
Comme un manteau tombé sur des pieds amoureux,

Comme il est, à Pœstum, des soirs où l'on oublie
Tout autre enchantement qui ne vient pas des morts,
Quand les temples, dorés par la mélancolie,
Ferment leurs yeux trop lourds devant nos vains remords.

O mon Ève, c'est là, mon âme est ainsi faite,
Que je voudrais, devant ce vieux monde qui meurt,
Presser ton jeune corps sous ta robe défaite,
A la fin du voyage, au soir de mon bonheur,

Et tandis que partout sur l'Europe expirante
Des couples comme nous pleureraient dans la nuit
Nous verrions lentement s'arrêter l'aube errante
Et du fond du passé monter Demain qui luit.

XXIV

La Gloire de Marseille

I

LE PAQUEBOT

Dans mes soutes le rêve abonde,
Ardente Europe, nous voici.
Nous avons fait le tour du monde,
Chante le paquebot noirci.

Le vieux poème que répète
La vague aux vagues du néant,
Dans les cheveux de la tempête
M'a traîné sous son poing géant.

Toute une ivresse prophétique
Vibrait le long du gouvernail
Et l'avenir mathématique
Ronflait au fond de mon poitrail,

Cependant que lourdes d'histoire
Les frustes races du passé
Venaient, le long des promontoires,
Dans leur brume, nous voir passer.

Les seins gonflés de ma fumée
Attiraient au soleil levant
Comme une garce parfumée
Les mains frémissantes du vent.

Chaque aurore, la nappe mise
Nous attablait au grand festin
Que l'univers donne à la brise
Sous les bannières du matin.

Pour nous, crispant leur frénésie
Au bord du Songe universel,
Les temples roses de l'Asie
Dansaient dans l'air chargé de sel,

Et les usines d'Amérique,
Les cités de suie et de fer,
Sur les rails d'or l'express lyrique,
Jetaient leur fumée à la mer.

Les voluptés orientales
Épousaient les neiges du Nord
Aux soirs rêveurs de nos escales,
Et maintenant voici le port.

Les bras ouverts, Marseille blonde
— Siffle, sirène — nous sourit.
Nous avons fait le tour du monde,
Chante le paquebot noirci.

II

HÉLÈNE

La moisson de la mer qui déborde des barques
Jette sur tout le quai son rire frétillant,
Et des calfats bronzés, beaux comme des monarques,
Voient passer une Hélène au chignon scintillant.

La belle fille passe en corsage écarlate,
Ses rouges brodequins contre son jupon court ;
Dans ses yeux chauds de reine un tel désir éclate
Que toute la crapule à ses talons accourt.

Le soleil qui bénit toutes choses vivantes
Grouille un moment au cœur de ces pâles nervis,
Farde la garce en fleurs sur ses hanches mouvantes,
Et danse aux petits yeux des grands vieillards ravis.

Ce soir, on parlera d'Hélène dans les bouges...
Que luisent les couteaux au soleil de sa chair,
Et c'est de sang alors que ses pieds seront rouges!..
La belle fille passe en frais corsage clair.

III

GUITARE

Donne tes cheveux, on y mord
Un goût de vie, un goût de mort.
Je t'aime...
On a tondu le soleil d'or,
Et comme moi tout le vieux port
Est blême.

Dans les bouges, sur les trottoirs,
Des chignons roux, des chignons noirs...

La flotte !
A la vitre des assommoirs
Le regard trouble d'anciens soirs
Tremblote.

Tes cheveux nus, mieux que l'alcool,
Laissent ton homme sur le sol...
Qu'importe !
Quand tes yeux rient, cernés de kohl,
Tes regards versent comme un bol
D'eau-forte.

Pour toi c'est vrai qu'on tue... Endors
Ma lassitude et mes remords...
Les âmes
De ceux qui pour t'avoir sont morts
Flambent dans tes cheveux, j'y mords
Des flammes.

IV

MINUIT

Minuit. La ville dort. Le port respire à peine.
Sur la forêt des mâts comme un pont de cristal
Le transbordeur reçoit sous son arche sereine
L'âme errante des morts chassés de l'Hôpital.

Au pied de l'Hôtel-Dieu la Débauche publique
Ouvre ses lits sans gloire aux pâles débauchés
Tandis qu'au ciel des forts la jeune République
Berce sous ses drapeaux les régiments couchés.

Je m'en vais par les quais tout palpitants de songes,
Le Travail assoupi rêve sur les ballots,
Un train siffle, emportant vers leurs lointains mensonges
Les fiévreux passagers des derniers paquebots.

Et rien, plus rien... Un mât, qui rêve, se soulève
Pour voir, sous l'horizon des pays radieux,
Les éléphants de marbre accroupis sur la grève
Dresser leur trompe d'or vers le nombril des dieux.

Plus rien... Une guitare italienne soupire...
Un camion perdu s'enfonce dans la nuit...
Et je rêve des jours qui viendront, de l'Empire,
Du Peuple qui m'attend, de la Paix qui me suit.

La lune épanouit un orchestre invisible,
Dans l'humide forêt, sur nos fronts balancé,
Les phares sur la mer croisent leur feu paisible,
A travers le brouillard les îles ont dansé.

Sur les flots rougissants écume la jetée.
Les vagues sont debout... Quelle est cette rumeur ?
Le jour va se lever... C'est la clameur jetée
Par la race qui vient à la race qui meurt.

Tout le ciel s'est ouvert : un lumineux silence,
Une extase attendrit le port sanctifié.
Aux parvis liliaux de l'aube qui commence
On dirait que la nuit vient de communier.

Descendons... Au labeur ! A la commune joie !
En me voyant passer sourient les travailleurs,
Car ils ont reconnu, dans Celle qui m'envoie,
L'Aurore, aux flancs gonflés, mère des jours meilleurs.

V

VISION

La belle fille, sur le port,
En châle sombre, rit aux anges.
Depuis huit jours son père est mort,
Il lui faut vendre ses oranges.

Elle regarde, sans les voir,
Sur un treuil un filet qui sèche
Et, plus loin, un charbonnier noir
A blanches dents mordre une pêche.

Ses citrons, où Palerme dort,
Dans une ombre verte étincellent.
Derrière elle, venus du Nord,
De gros troncs d'arbres s'amoncellent.

Midi cuit, les quais en sueur
Dans un brouillard de gloire fument.
On dirait qu'ivres de chaleur
Les murs dansant des docks s'allument.

Dans la banaste, les fruits d'or
Font cligner les hommes de peine,
Mais à ces matelots du Nord
L'Italienne répond à peine.

Un lourd marin, de temps en temps,
En essuyant son front, s'arrête.
« Ohé, crie-t-il, mon noir printemps,
Qu'est-ce qui roule dans ta tête ? »

Mais dans le tumulte du port,
La fille sombre rit aux anges
Et suit des yeux son père mort
Qui vend aux limbes ses oranges.

VI

TRIOMPHE DE PHOCÉE

Après avoir rivé la face du destin
A la proue, ô Puget, du paquebot latin,
Les Maîtres glorieux qui pilotent le monde
Ont dressé sur ton port la grande table ronde.

Ils vont venir s'asseoir au lyrique festin
Qu'un fraternel labeur prépare dans la joie.
Dans le fracas des treuils, des charrois et des trains,
Pomone a sur les quais fait ruisseler les grains,
Isis a déployé ses écharpes de soie
Et sur les lourds tapis arrivés d'Orient
L'Abondance a couché le Travail souriant.

Débordante de fruits, de fleurs, de coquillages,
La table, sous les mâts couronnés de feuillages,
Étale son poème au pied des Olympiens.
A travers la forêt des wagons et des grues,
Sous le lever bleuté des lumières plus drues,
L'Ephésienne en rêvant laisse aboyer ses chiens.
Des vaisseaux pavoisés, d'espiègles canéphores
Aux tonneaux débondés emplissant leurs amphores,
Descendent sur les quais au milieu des ballots,
Tandis qu'abandonnant leur voile aux mains des flots
Autour du lit de Zeus les Muses accourues
Dansent ; mais lui qui tient Phocée entre ses bras

Rit de voir le vieux Pan tituber dans les rues,
Cependant qu'Ouranienne ajustant ses longs bas
Boucle une jarretière à sa cuisse d'ivoire
Et pour mieux l'attiser aux langoureux combats
Inonde de parfums sa toison chaude et noire...

Tous, les grands Voyageurs du ciel et de la mer,
Les Pasteurs, les errants des routes de l'éther,
Les Chercheurs foudroyés du Rêve qui chavire,
Les Pilotes dorés de l'éternel navire,
Tous, les noirs travailleurs, les crédules d'hier
Et les blancs exaltés que l'avenir inspire,
Les Tendres de la terre et les Durs de l'enfer,
Les bâtisseurs de lois, les constructeurs d'empire,
Les Maîtres, les Heureux sont là.

Le pont de fer
Sous les doigts d'Apollon sonne comme une lyre.
Le peuple acclame, et fauve, empourprée, en délire,
Couverte de cristaux, de viandes et de rire,
La table sous le poids des richesses se fend.

Les grands paons dépecés traînent encor leurs queues
Sur les plats ocellés, dans les assiettes bleues.
Gigantesque, de bronze et d'or, un éléphant
Brasille sur les vins dans les coupes qui fument.
Des baisers de Vulcain Minerve se défend.
Et voici que des quais embrasés, que parfument
Les torches et l'encens où les bouges s'allument,
Montent les cris mêlés du Baiser triomphant.

Ils s'aiment...

Et tombant sur l'extase des choses,
Pareille à chaque nuit, du beau ciel velouté
Sur Marseille descend une molle clarté.
Aux pentes du Pharo le silence argenté
Berce l'âme du port au cœur des lauriers-roses...
Calme et nue, elle dort son rêve de l'été.

Mais une ombre a passé sur ses façades roses,
De ses seins sur la mer glisse un voile froissé...

A son bras languissant un bras est enlacé...
Sur la table qu'Hébé hier joncha de roses
S'éteignent les flambeaux qu'Héphaïstos cisela,
Et là-bas flotte un pan de la nappe rougie
Près du lit où Vénus pâmée étincela.
Un parfum rôde encor. Tout s'éteint.

Mais voilà
Que tressaillant déjà d'une neuve énergie
Les chevaux du soleil hennissent. Tout l'éther
Flamboie, irradié comme un bloc sur l'enclume,
Et de leurs sabots d'or, dans le port qui s'allume,
Heurtant les lourds barils et les ancres de fer,
Secouant en passant un paquebot qui fume,
Déchirant aux agrés leur crinière de brume,
Ils font danser là-bas les îles sur la mer...
Et sur le transbordeur l'aurore s'émerveille.

Dans le gouffre, où les mâts brûlent, ardents flambeaux,
Sur les genoux de Zeus la ville en fleurs s'éveille.

Les vents en rougissant dispersent leur corbeille,
Et le Père rêveur dans sa robe en lambeaux
Voit le matin heureux descendre sur Marseille.
Empourprant sous ses pieds les divins escabeaux
Les espiègles lueurs jouent avec sa couronne...
Une coupe à la main, rose d'un vin du Rhône,
Il sourit à la nuit qui veut le retenir.
Le peignoir étoilé sur les marches du trône
Une dernière fois scintille et va bleuir.
Il fronce les sourcils, il médite, il ordonne
L'innombrable beauté du jour renouvelé,
A l'avance il jouit des délices qu'il donne,
Il attelle les chars, il partage le blé;
Sur le front des maisons sa droite s'est posée,
Il fait un signe, on sent remuer sa pensée,
Le néant tombe en lui plus profond, mais autour
De la ville nageant dans la sainte musique
Renaissent les splendeurs de l'univers physique,
Dans les cœurs endormis la Vie est de retour.

Qu'ils travaillent ! Ils font un peuple magnifique.
De leur rêve, autour d'eux, que la terre trafique,
L'amitié les unit, ils bâtissent la Tour.
Des coteaux à la mer, sous l'afflux prolifique
Qui jette les faubourgs sur les quais en sueur,
Entre les mains de Zeus s'incarne la lueur.
Et vers l'ardente Ville, à l'Olympe pareille,
De tous les ports du monde, une couronne au front,
A travers les brouillards l'Avenir appareille
Et volent sur les mers les Heures qui viendront.

VII

SUR LE TRANSBORDEUR

Debout à la cime du monde,
Sous la grande arche de métal
J'ai vu s'ouvrir la porte blonde
De l'avenir occidental.

Sous la grande arche de lumière
Où claquaient les drapeaux du vent,
Dans l'écume et dans la poussière,
S'engouffrait l'avenir vivant.

Autour des deux montants sonores
Du haut portail mouvementé
S'enlaçaient toutes les aurores
Qui précèdent la Liberté.

Voiles au vent, dans la tempête
Des blancs orchestres déchaînés,
Paradaient les vaisseaux de fête,
De vertes torques couronnés.

En plein quai, des chevaux lyriques
Sur les chars de Monticelli
Promenaient les Heures lubriques,
Puget sculptait un vaste lit.

Sur ce lit, opulent navire,
D'ivoire, d'or et de corail,
Des Phocéennes en délire
Baisaient les lèvres du Travail.

Tout le port grouillant de cortèges,
De musiques et d'oripeaux,
S'abandonnait aux sortilèges
Des fanfares et des drapeaux.

Pâle et chaude, la Cannebière,
Dans un flot ininterrompu,
Débordait, comme une rivière,
De brunes garces au sein nu.

Les éventails et les ombrelles,
Sur les terrasses des cafés,
Semblaient un vol de tourterelles
Parmi les rires étouffés.

Au fond, par delà les toits roses,
Accouraient, des monts entrevus,
Sur Longchamps, les apothéoses
Des plus beaux âges révolus.

Mais au-dessus de toute histoire,
L'âme des peuples dans les yeux,
Sur la mer, planait la Victoire
De l'avenir mystérieux.

Partout, comme un raisin qu'on foule
Dans la cuve des quatre vents,
Sur les vagues et sur la foule,
Dansaient les horizons fervents,

Et comme eux, au sommet du monde,
Sur l'arche ardente de métal,
Je me sentis pris dans la ronde
Du grand triomphe occidental.

VIII

CONCERT CLASSIQUE

Le peuple est là. Wagner, Beethoven le reçoivent.
La forêt symphonique entr'ouvre ses lauriers
Et sous la frondaison perdus, tous, ouvriers,
Poètes et marchands n'ont plus qu'un cœur, ils boivent
La Souffrance et l'Amour, le Lyrisme et la Paix.
Hercule ressuscite au cœur des portefaix
Et sous le sein neigeux de quelque pâle fille
Une Omphale à genoux pleure et se déshabille.
L'orchestre s'échevèle au fond des bois. La mort
Lumineuse des prés où court le rouge automne
Sous l'horizon cuivré d'un hautbois monotone
S'agenouille. Un clairon, brusque, évoque le port,
Et les durs trafiquants, dans l'éclat métallique,
Voient rouler les wagons et les sables d'Afrique.

Un charpentier voit s'assembler des poutres d'or.
L'idéal quotidien que la musique achève
Les baigne de pitié, de douleur et de rêve.
Tous les songes flottant dans l'air lourd des bureaux,
La pluie et les rayons collés à leurs carreaux,
Le morne désespoir de leur longue semaine
Vaguement devant eux prend une forme humaine.
Ils sentent dans leurs cœurs traversés de sanglots
Leur commune vertu s'unir, de vastes flots
Les emportent, ils prient, la Tendresse les touche,
Et le front dans les mains, se serrant dans la nuit,
Ils ont enfin vaincu la paresse et l'ennui,
La gloire d'un beau jour dans leur rêve se couche.
Ils ont respiré l'âme éparse des vainqueurs
Et se sentant plus forts ils se veulent meilleurs.

Partout, des quatre coins du vaste amphithéâtre,
Ils voient les ailes d'or des Victoires s'abattre.
Les murs croulent. Le monde est en eux. Les héros
Au joug des passions accouplent les taureaux.

Händel écoute Dieu lui parler dans la brise,
Et Bach et Cœsar Frank qui bâtissent l'église
L'enchâssent, irisé, dans leurs chantants vitraux.
Berlioz et Schumann, sous le soleil des psaumes,
Par delà les étangs où dansent les fantômes,
Voient venir la Concorde à travers les épis.
Sur un quai d'ambre blond déroulant ses tapis
Tout un vague sérail de plaintives sultanes
Débarque en babillant dans l'ombre des platanes,
Saint-Saëns sourit... Quand brusque, au cœur noir de Carmen
La Mort plaque en passant les accords de l'hymen,
Et Siegfried, roide et pur, pleuré par les ténèbres,
Redescend au néant des fanfares funèbres.

Et sur les fronts tendus de ce peuple entassé
Le pâle enthousiasme arrête sa rafale,
Le grand souffle orageux des cimes a passé.
Tout s'éteint.

La rumeur fervente et colossale
Une dernière fois bat les murs de la salle.
Ils pleurent... Ils se sont dans l'ombre pris la main.

Ils se jurent de suivre, ensemble, le chemin
Qui mène au seul Amour, au Bonheur, à la Vie.
Ils ont mis leur manteau, pris leur bâton. Ils vont...

Les soucis quotidiens, la misère et l'envie
Peuvent passer ce soir le seuil de leur maison,
Ensemble ils ont rompu le pain d'or du génie,
Ils ont communié dans la même beauté,
Et leur noble amitié, fille de l'harmonie,
Mêle leurs cœurs naissants au cœur de la cité.

IX

MARSEILLAISE

Dansons ! Sur le parvis de toutes les églises
Dressez les tables du festin
Et que boivent, les gueux, dans les fêtes promises,
A larges coupes, leur Destin.

Que le vin de la paix ruisselle des fontaines,
Noyons-y la Peur en riant,
Et qu'ivres de baisers dorment enfin les haines
Sur les grands tapis d'Orient.

Venez! Le long des quais, sous les dais de feuillages,
Dans l'encens des processions,
Adorons sur les chars de lyriques images,
Fêtons l'amour des nations.

Marseille, la première, entre toutes les villes,
A pleines mains, aura jeté
Le grain de liberté dans les âmes serviles,
Fêtons l'universel été.

Nous avons éveillé l'Europe prisonnière,
Dans nos bras encore une fois
Nous l'avons emportée à travers la clairière
Au plein soleil des libres lois.

Aujourd'hui le pardon dans nos âmes regorge,
La canaille que nous étions,
Partout, de l'avenir a vu flamber la forge
Au vent des révolutions.

A grands coups de marteaux, sur nos cœurs, sur l'enclume,
Reforgeant les siècles maudits,
Nous avons vu monter, à travers notre brume,
L'Adam chassé du Paradis.

L'immense Condamné, sous ses chaînes sublimes,
Avec nos yeux nous regardait,
Et ses fers en chantant sont tombés sous nos limes...
Ève, tremblante, nous aidait.

Nous avons déchaîné l'orgue des grandes foules,
Et dans l'écume du passé
Le torse des vieux temps s'enfonce sous les houles,
Le vent des âges a passé.

X

Maintenant sur le port tombe le crépuscule,
Le soleil s'est couché sur les dalles, les mâts
S'embrument doucement, et mon rêve recule
Jusqu'aux soirs de Gyptis, aux soirs de Pithéas.

Je revois le retour des blanches caravelles,
Les croisés, et la Vierge un pied sur le requin,
Ou les vieux dieux barbus taquinant des pucelles
Aux poupes d'or verdi des nefs de Charles-Quint.

C'est ici que, portant un monde dans son âme,
Maigre enfant de quinze ans, Puget venait s'asseoir,
Et de ses yeux nerveux pétrissant l'air en flamme
Sculptait sur l'horizon les galères du soir.

Daumier, dans cette mer, pieds nus, trempait la lave
Qui coulait dans son sang et venait rafraîchir,
Au salubre mistral, son vaste front d'esclave
Et ce cœur tourmenté que rien ne put fléchir.

De tous ces exaltés la race n'est pas morte.
O mes frères, Lombard, Verdilhan, vous aussi,
Sur cette haute mer le rêve vous emporte...
Il est chargé d'un dieu, l'air qu'on respire ici.

Tiens-toi, là, ô mon âme ! non pas toi, formée dans les écoles, exercée dans les bibliothèques, repue dans les académies et sous les portiques d'Athènes, et travaillée d'une indigestion de sagesse. C'est toi, âme simple, rude et grossière, toi, telle que t'ont ceux qui n'ont que toi, c'est toi que j'interpelle, âme tout entière de village, de carrefour, d'ouvroir.

TERTULLIEN. *Du témoignage de l'âme.*

XXV

Au Peuple

Commune lumière de tous !
ESCHYLE

I

D'autres vous ont chantés, fils des grandes armées,
Ensemençant l'Europe à travers vos fumées,
Crevant les ponts, passant le Rhin,
En haillons, mais gueulant votre allègre épopée,
Sur les créneaux brisés marquant avec l'épée
Les droits du Peuple souverain.

D'autres vous ont montrés, sur la place publique,
Pieds nus, le cœur brûlé, forgeant la République
Sur l'enclume de la cité,
Pressés comme les blés au soir de la récolte,
Tombant, fauchés comme eux, au vent de la révolte,
Dans les bras de la Liberté.

Ivres du sang du Christ bu par larges rasades,
Sans armes, en troupeaux, partant pour les croisades,
Dans tous les ports de l'Occident,
Sous la rosace en feu des églises gothiques
D'autres, transfigurant vos âmes extatiques,
Vous ont ouvert un ciel ardent.

Et certains, sur la toile, en leur païenne aumône,
Sur le sein de Vénus, dans les bras de Pomone,
Vous ont couchés, les yeux ravis,
Tandis que dans un port que l'Orient parfume
Comme un jardin errant quelque grand vaisseau fume
Au fond d'un radieux pays.

Ceux qui, plus près de moi, penchés sur vos colères,
Dans le bagne flottant des chantantes galères,
Sont descendus dans votre enfer,
Ont dit les bras crispés des forçats à la chaîne,
Le pain noir des rameurs, et sous le banc de chêne
Les pieds nus dans l'anneau de fer.

Quelques-uns, pour rouvrir vos paupières fripées,
Sont allés vous chercher jusque dans vos lippées,
Au fond perdu de vos remords,
Et sur un lit sinistre aux vagues rideaux rouges,
Encor mal essuyés de la sueur des bouges,
Vous ont veillés comme des morts.

Et les meilleurs, suivant les leçons de Virgile,
Comme un torse de dieu pétrissant votre argile,
Vous ont dressés, les bras ouverts,
Dans le bourdonnement des lois et des abeilles,
Courant sur des filets, dansant sous des corbeilles,
Rires naïfs de l'univers.

Mais tous, derrière vous, dans une immense aurore,
Ont montré cependant d'autres êtres encore,
D'autres hommes rêvés plus beaux,
Banquetant en plein ciel, au-dessus de la vie,
Et dénudant, entre eux, l'Espérance ravie
Au lit muet de vos tombeaux.

Ne vous détournez pas, laissez-les sur leurs trônes,
Laissez les Olympiens rire au-dessus des faunes,
Moi, je ne chante que pour vous...
O peuple des forêts, des mâts et des usines,
Grand pin mélodieux d'où coulent les résines,
J'essuierai tes pleurs à genoux.

Je n'entonnerai plus l'hymne de tes armées,
Je ne t'ouvrirai pas les plaines enflammées
Sur les rosaces du vitrail,
D'autres célèbreront tes heures héroïques,
Moi, je veux essuyer sur tes membres stoïques
La poussière de ton travail.

Saints, je veux vous courber sur les moules en flammes,
Vous dresser sur les chars, vous ployer sur les rames,
Vous pendre aux naseaux des chevaux,
Marcher derrière vous dans la gloire des rues,
Pousser à vos côtés les bras de vos charrues,
Mêler mon âme à vos travaux.

Dans l'éclair des outils, à la chaleur des forges,
Peinant avec vos mains, râlant avec vos gorges,
Sur les barques, devant le four,
Je veux glorifier mon effort dans les vôtres,
Et joyeux partager, manger avec les autres,
Le pain gagné de chaque jour.

II

Le pain est la vertu des hommes,
La terre en lui devient esprit.
Partageons-nous, tant que nous sommes,
Le pain que la Foi nous pétrit.

Le pain est l'âme de la terre,
Et lorsqu'un pauvre solitaire
Sur une borne rompt son pain,
Autour de cet homme qui mange
On croit voir, sur des ailes d'ange,
Flotter l'âme du genre humain.

La prochaine moisson qu'on sème
Lève en esprit avec le grain,
Et c'est en nous le ciel qui s'aime,
Jésus qui germe avec le pain.
Dans les plaines ensemencées
Dieu mûrit avec nos pensées,
Les cités sortent des sillons,
Et sur nos vertus moissonnées
Se lèvent les Lois couronnées
D'épis tressés et de rayons.

Lui qui toujours d'une âme sûre
Va droit où l'avenir le veut,

Le Peuple, ami de la nature,
Adore le pain comme un dieu.
Il le sent vivant comme un frère,
Il lui sourit, il le vénère,
Il le contemple avec amour,
Et quand chez lui la table est mise
C'est toujours le plus vieux qui brise
Le pain gagné de chaque jour.

III

Pardonne-nous, pain que naguère,
Dédaigneux des humbles travaux,
Les dieux farouches de la Guerre
Foulaient aux pieds de nos chevaux.
Donne-nous la foi coutumière,
Et fils vivants de la lumière,

Par les chemins civilisés,
Chantons la Paix à sa charrue,
Dételons la Haine qui rue
A l'affût des canons brisés.

Chantons le pain à l'âme blanche,
Versons le vin des jours meilleurs
Que sur la place, le dimanche,
Viennent goûter les travailleurs.
Dressons la table fraternelle,
Asseyons-nous tous autour d'elle,
Et que le peuple puisse enfin,
Depuis des siècles qu'on le berce,
Mettre la vieille tonne en perce
Et manger du rêve à sa faim.

IV

O peuple, c'est ta destinée
De vivre heureux de ton travail.
Lorsque s'achève ta journée
Tu viens t'asseoir devant le mail,
Dans la chanson que tu fredonnes,
Toutes peines que tu te donnes
Durant le jour viennent, le soir,
Avec des faces enjouées,
Comme des filles dévouées,
Sous le porche avec toi s'asseoir.

Tous les bruits de la ville autour de toi s'endorment,
Les maisons sur les quais que les ombres déforment
Flottent à la dérive au bord du fleuve noir,
Et comme elles tu suis le songe qui t'emporte,
Ton poing rêveur frappe à la porte
Que verrouille la peur au seuil du vieux Manoir.

Ah! beau poing, frappe sur l'enclume,
Prends la bêche, prends le rabot,
Empoigne ton brancard, allume
L'âme hésitante du flambeau,
Dompte le vent, fouille la mine,
Libère, abats, fonde, domine,
Au poing du monde heurte le tien,
Tout t'obéit, maître fragile,
Ne gaspille plus ton argile...
Peuple, le rêve ne vaut rien.

V

Il est là, devant toi, ton univers splendide...
Trop longtemps tu rêvas comme un enfant candide
Qu'on détourne de sa maison.
On t'ouvrit la forêt des riches basiliques,
Mais sous la floraison des paradis bibliques
On retarda ta floraison.

Oh ! viens, entre avec moi dans ta terre promise,
Ève t'attend, debout devant la table mise
Sous les guirlandes du portail ;
Partout, on forge, on moud, on charroie, on laboure,
Adam, ton paradis est là qui nous entoure,
Dans les fêtes de ton travail.

Nos appétits jamais n'épuiseront le monde...
Rougissons, quand partout le labeur surabonde,
De voir d'autres peiner pour nous.
Au travail ! Les chantiers bourdonnent jusqu'aux faîtes.
Pour nous en détourner ni sages ni prophètes,
Plus de paresseux à genoux.

Quels cantiques jamais vaudront l'air héroïque
Que rythment les marteaux au cœur de la fabrique
Où croulent les brasiers ardents,
Lorsque tu ris, penché parmi les escarbilles,
Les taquinant partout comme de belles filles,
Une fleur de fumée aux dents.

Quel autre autel jamais vaudra devant tes rêves
Les blocs étincelants, carrier, que tu soulèves
Dans la lumière du matin,
L'eau du ciel que tu bois dans tes deux mains en coupe,
Ce pain frais, et l'odeur rustique de ta soupe
Sur les rocs aux nappes de thym.

Et toi, gai charpentier qui retrousses tes manches
Et qui sens devant toi trembler le chœur des planches
Quand tu rentres dans l'atelier,
Quel temple accueillerait ainsi ton âme pure
Et quel tapis pour toi vaudrait cette sciure
Qui craque et rit sous ton soulier.

Compagnon aux yeux francs, vrai fils de la Lumière,
Ouvrier, frère aîné de l'arbre et de la pierre,
En vérité, je te le dis,
Voici venir les temps de la récolte humaine,
On crut semer pour toi l'ignorance et la haine,
Tu moissonnes le Paradis.

Et si, pour t'exalter en ivresses épiques,
Tu veux communier, dans des jeux olympiques,
En un festin universel,
L'arc triomphal est là, la Paix t'ouvre son arche...
Venez, de tous pays, passez, métiers en marche,
Sous l'hymne de la Tour Eiffel.

VI

Svelte, guerrière et pacifique,
Au-dessus de Paris mouvant,
Elle s'élance magnifique
Dans les bras du soleil levant,
Par-dessus l'épaule des dômes
Elle sourit à tous les hommes
Sur l'univers ensommeillé,
Annonçant chaque jour au monde
Ce qu'à ses pieds Paris qui gronde
Tend au matin émerveillé.

L'avenir heureux qu'élabore
Tout le travail par toi souffert
Bat ainsi dans le cœur sonore
De la Tour aux piliers de fer.
Sous son arcade glorieuse,
Peuple, la Nuit mystérieuse
Vient contempler Paris couchant,
Et mille nids aux cris de flamme
Dans son grand nid n'ont plus qu'une âme,
Comme tes voix n'ont plus qu'un chant.

VII

L'hymne de ton travail flotte au-dessus des villes
Quand, dans ton humble orgueil, croisant tes bras tranqu
Tu regardes la nuit tomber sur le chantier
Et que, quittant joyeux la tâche interrompue,
Tu t'en vas, jouissant des plaisirs de la rue,
Mais le cœur plein de ton métier.

Le chant de ton travail monte au-dessus des fleuves
Lorsque de quelque pont jetant les arches neuves
Tu rapproches les champs qui se tendent la main,
Et que de son chaland le marinier qui passe
T'envoie un gai bonjour où sonne encor sa race
Sous l'humanité de demain.

L'hymne de ton travail enveloppe le monde,
Comme tout ce qui croît et tout ce qui féconde
Devient joie et soleil au bord de l'infini
Et fait, au plus touffu des forêts de l'espace,
Sous les branches en fleurs, lorsque l'avenir passe,
Chanter la terre comme un nid.

Le chant de ton travail j'ai voulu le redire,
Comme d'autres la haine où leur terreur respire,
Moi, c'est ton sûr bonheur, peuple, que j'ai chanté,
Ton âme à l'avenir librement fiancée,
Et le sourire ardent de ta jeune pensée
Dans tes regards pleins de santé.

XXVI

Chanson d'Avril

Quand poussant, en riant, ma porte
J'entre, le soir, et je te vois,
O mon Ève, ton cœur m'emporte
Au cœur farouche des grands bois.

Tous les oiseaux de la clairière
Tourbillonnent autour de toi
Et tu souris, nymphe ouvrière,
Sous l'arbre en fleurs de notre toit.

A la sueur de mon visage
Le beau pain blanc que j'ai gagné
Est moins blanc que sous ton corsage
Ton sein dur, de désir baigné.

Sous la jupe qui prend tes hanches
Tes flancs d'épouse ont tressailli,
Toutes les fleurs, toutes les branches,
Tous les parfums couvrent ton lit.

Dans ton miroir le soir se lève
Avec l'ombre de tes cheveux,
Et c'est la plaine qui soulève
Son sein gonflé de tes aveux.

Un mystère peuple l'alcôve
D'un avril de pollens flottants,
Et c'est moi, ma douce âme fauve,
Qui t'étreins avec le printemps.

XXVII

Chanson de Mai

Donne-moi tes lourds cheveux blonds,
Et sous les vagues de mon rêve
Je m'endormirai, ma grande Ève,
Ouvre-moi tes cheveux profonds.

Devant la forge où je travaille,
Un soir, plus tendre, tu voulus
En essuyer mes membres nus,
Et mon torse encor en tressaille.

Mai revient... Devant le foyer,
Sous les marteaux, contre l'enclume,
Aux reflets du feu qu'il rallume
Je veux voir ton corps rougeoyer.

Chaque coup que mon marteau donne
Contre l'essieu bien tenaillé
T'appelle... Viens, j'ai travaillé,
O femme, comme à ta couronne.

Au milieu de gais compagnons
Je t'imaginais souveraine
Avec un beau manteau qui traîne,
Et le peuple mêlait nos noms.

On nous acclamait dans les rues,
J'avais forgé pour le beffroi
Tout un grand balcon, et pour toi
Un collier aux mailles tordues.

Tu n'as qu'à venir, je le sais,
Et pour que mon songe s'achève
Tu n'as qu'à m'embrasser, mon Ève,
Donne-moi tes cheveux épais.

XXVIII

L'Ombre

A son étau l'homme cisaille,
Et derrière, pareille à lui,
Gigantesque, sur la muraille
Où l'âme de la forge luit,

Son ombre active se promène
En suivant le travail qu'il fait,
Et dans cette ombre à forme humaine
Comme un dieu s'ébauche imparfait.

Elle va, vient, elle se penche,
L'apprenti lui sourit des yeux ;
Le rustre a retroussé sa manche,
L'ombre étend un bras glorieux.

Partout, dans la ville qui fume,
Heureux comme lui de peiner,
Devant le four, devant l'enclume,
Un Prométhée est enchaîné.

Le cordonnier dans son échoppe,
Le verrier devant son vitrail,
Toute aiguille, toute varlope
S'apparentent à son travail.

Et chantant leur rude romance,
Sans se connaître, sans se voir,
Tous ne font plus qu'une âme immense,
De ville en ville, dans le soir,

Tandis qu'au cœur de ce murmure,
Dans la grande ombre qui le suit
Le forgeron voit la figure
Du Peuple qui forge avec lui.

XXIX

L'Ame

Je t'aime, dur chasseur, sur les fougères sèches,
Sous la tente de peaux, dans l'air vif du matin,
Aiguisant en chantant le silex de tes flèches,
Ou jetant une branche au foyer qui s'éteint.

Je t'aime, beau pasteur des fleuves de l'Asie,
Abaissant tes longs cils aux trous du bambou noir,
Modulant pour tes chiens la lente frénésie
Qu'éveillent dans vos cœurs les aboiements du soir.

Et toi qui le premier derrière ta charrue
Sentis ton cœur pareil à la chair des sillons,
Doux Virgile d'un soir à l'œuvre disparue,
Je t'aime pour ton chant semé dans les rayons.

Sous ce même soleil, dans ce vallon peut-être,
Quel moissonneur penché sur les hauts blés en feu
Fauche sans le savoir le rêve de ton être
Et ton âme germée à l'image de Dieu?

Rien ne se perd. Au cœur silencieux des choses
Les échos endormis, ô morts, parlent de vous,
Et le Gange en roulant, le soir, ses vagues roses,
Prolonge, ô beau berger, ta chanson jusqu'à nous.

Sur les barques, devant les fours gorgés de briques,
Sur les champs vendangés, à l'établi, partout,
Dans la houle des ports, la plainte des fabriques,
Le même chant reprend. Un sanglot sort de tout.

Penché sur ses métiers le peuple recommence
Sans cesse le travail du monde en mouvement
Et dans cette rumeur, où pleure un cœur immense,
L'âme de l'univers s'ébauche lentement.

XXX

L'Ébauche

A quoi songe le monde au fond de son cœur triste ?
Quelle forme s'ébauche au fond de l'univers ?
Sous les errantes mains de quel immense artiste
Naissent les continents de l'écume des mers ?

Emportant dans ses flancs son âme et sa fournaise,
Que peut chercher la terre autour du vieux soleil ?
Quel pouce de rayons s'enfonce dans sa glaise ?
A quoi rêve le monde au fond de son sommeil ?

L'effort silencieux qui plisse son écorce
S'accorde-t-il là-haut au sourd travail du temps
Et l'être de clarté vers lequel il s'efforce
Respire-t-il l'odeur de son naïf printemps ?

Au front bleui des monts, une idée, un jour passe,
Et vaguement on sent dans la lueur qui fuit
Comme un geste surpris du sculpteur de l'espace
A travers l'atelier où va tomber la nuit.

Les blocs inachevés palpitent dans les ombres,
D'un fronton ténébreux on dirait qu'ils vont choir.
Des siècles mutilés roulent sous les décombres...
Quel songe attaque-t-il à grands coups d'ébauchoir?

Il s'attarde en chantant sous la voûte étoilée
A repétrir l'argile où battra notre amour,
Et curieux, autour de l'ébauche voilée,
Sur la pointe des pieds déjà tourne le jour.

XXXI

Πᾶν

Πᾶν καρπος, ὅ φερουσιν αι σαι ὥραι, ὦ φύσις.

MARC-AURÈLE.

Pour quelques-uns le monde est une symphonie,
Le ciel est un vitrail qui tremble à tous les vents.
Ils voudraient essuyer les champs à l'agonie
Dans la pourpre en lambeaux de grands vers émouvants.

Pour d'autres notre terre est une ruche immense
Où bourdonnent les lois de l'espace et du temps
Sur le front déchiré de la mer en démence
D'autres nouent et dénouent les brumes du printemps.

Mais moi, hélas ! soleil, aubes, sans vous comprendre,
Sans vous donner des noms que vous n'entendez pas,
Je vous aime d'un cœur mélancolique et tendre,
Rayons qui soutenez sans le savoir mes pas.

Je dis : « Je te bénis, terre de mes ancêtres.
Je ne t'élève pas un autel filial,
Mais je respire en toi la poussière des êtres
Qui me montrent la voie et me gardent du mal. »

Hélas ! qui que tu sois, je ne sais pas, ô gouffre,
Vaste frère en travail, monde, si tu m'entends,
Mais je retrouve un peu de mon âme qui souffre
Dans les chaudes pudeurs de tes nuits de printemps.

Je ne sais pas, perdu dans l'espace insensible,
Où vont tous ces soleils et ce ciel, mais je sens
Que peut-être sans moi, grain de sable invisible,
Tout l'ordre croulerait des airs éblouissants.

Pour que dans les vallons une avalanche gronde
Il n'a suffi souvent que d'un pas de berger,
Et peut-être, qui sait ? dans le travail du monde,
Un pas, un souffle en plus, et tout était changé.

XXXII

Travail du monde

Oui, je sers à quelqu'un d'infini dans l'espace,
Je ne perds pas mes jours, mes pas ne sont pas vains
Cette ombre sur nos fronts qui passe et qui repasse
Est celle du Semeur dont nous sommes les grains.

Germons au vaste sein du champ qui nous emporte,
La douleur le laboure et la foi nous nourrit.
Sous les pas du Semeur si l'un de nous avorte,
Laissons la chair pourrir, recueillons son esprit.

Recueillez mon esprit, si mon espoir défaille,
Que je sache avec vous, fauché dans la lueur,
A quoi, chaque matin, notre terre travaille,
Quand perle la rosée à son front en sueur.

XXXIII

La Caume

Dans les derniers rayons la haute Caume baigne,
Nef de pierre échouée aux vagues des vallons.
Une rousse caverne à ses flancs s'ouvre et saigne
Sur les grands rocs cabrés comme des étalons.

Où courent-ils ainsi, genéreux et sauvages,
Vers quelle ardente mer hennissent-ils ? Le soir
S'enfonce au port perdu d'impalpables rivages...
Devant la haute Caume, Ève, allons nous asseoir.

Tu me raconteras, dans ce croulant refuge,
La guerre des Géants, la chute des démons,
Les sceaux du ciel rompus sous les eaux du déluge,
Et l'arche de Noë s'empierrant dans ces monts.

Tu mêleras pour moi la légende à l'histoire,
Tandis que lentement, du fond de l'horizon,
Viendra sur les cyprès de la plaine encor noire
Le clair de lune bleu de l'humaine raison.

XXXIV

La Fresque

Au bord d'une rivière lente,
Au cours de mon songe flottant,
Je peindrai la joie opulente
De l'avenir qui nous attend.

Comme aux fresques du cimetière
Que Pise garde avec amour,
Couronnés de sainte poussière
Les maçons bâtiront la Tour.

Chargés de briques et de marbres,
Le long de frais vallons herbeux
Pèseront, entre les troncs d'arbres,
De grands chars traînés par des bœufs.

Des paons balaieront de leurs plumes
L'ombre des forges sur les murs;
Les pressoirs mêlés aux enclumes,
On foulera les raisins mûrs.

Les oliviers, riches d'olives,
Taillés en coupes, ouvriront
La paix de nobles perspectives
Où des villes s'endormiront.

Et partout, des terres voisines,
Aux flancs de coteaux familiers,
On verra fumer des usines
Et chanter les clairs ateliers.

Saine, forte, prospère, heureuse,
Toute l'Europe de demain,
En suivant la France amoureuse,
Prendra les tristes par la main,

Et les entraînant dans la ronde
De ses espoirs regaillardis
Couchera la douleur du monde
Sous les fleurs de son paradis.

Et pour qu'au moins on se rappelle,
Vieille Guerre, ce qu'on te doit,
Dans un coin, sur l'herbe nouvelle,
Comptant tes blessures du doigt,

De beaux enfants nus et fantasques
Au bord du fleuve puiseront
L'eau pacifique dans des casques,
Et sur tes genoux la boiront.

XXXV

Bible des Pauvres

Le grand livre est ouvert. Tout le peuple peut lire.
Les pages de douleur et les pages de rire
Sur le missel de pierre alternent tour à tour,
Car les textes obscurs, déchiffrés par le jour,
S'argentent un moment sous les doigts de l'aurore ;
Midi sur les versets jette un signet sonore;
La paix du soir descend des vieux proverbes lus ;
Sur le front des martyrs les derniers angélus
Mettent l'or familier d'une brève auréole.
Chaque niche bourdonne ainsi qu'un alvéole

Au biblique jardin qui fleurit le portail.
Les Mages et leurs serfs, en pompeux attirail,
Le traversent, venus des mystiques royaumes,
Lorsque monte l'étoile au ciel bleui des psaumes.
L'âme et ses passions, la vie et ses métiers,
Entre les fûts de marbre, y croisent leurs sentiers.
Sur la bouche des saints chante une banderole.
Le grand livre de pierre incarne la Parole,
Et le Verbe est pétri dans le ciment des nefs.
Sous les porches légers courent les textes brefs,
Mais le dogme s'enfonce aux assises massives.
L'Évangile est traduit en images naïves.
Partout le Christ rayonne entre ses serviteurs,
Et le peuple peut voir, à côté des docteurs,
Les pauvres gens heureux des tendres paraboles.
Comme son cœur comprend la langue des symboles
Il emporte avec lui, dans son humble maison,
Le meilleur des parfums de cette floraison
Dont les vieux imagiers dentelèrent la pierre.
Et comme sur la voûte, à la droite de Pierre,
Une mince fenêtre ouvre son long vitrail,

Par la fente d'azur de ce bleu soupirail
Il croit apercevoir un peu du ciel qui flotte
Sur la barque en péril où rit le bon Pilote,
Et du haut de la nef où l'orgue a sangloté
Il croit que Dieu lui parle au fond de la clarté.

XXXVI

Sommeil du Pauvre

Il est assis. Ils ont achevé leur repas.
Sa femme le regarde et ses fils parlent bas.
La lente houle d'or des rêves de novembre,
Le soir compatissant vient d'entrer dans la chambre.
Montmartre va dormir au-dessus de Paris.
Lui, dans l'étroite paix de son pauvre logis,
Sur sa table accoudé, devant son verre vide,
A gorgé de beaux mots son tendre cœur avide.
Sa main habituée au toucher de l'outil
Froisse, en la caressant, la nappe de coutil.

Il a lu son journal. Il songe, l'âme ouverte
Au secret radium de quelque découverte,
Et bercé de fatigue il s'endort doucement.
Repos du corps ! travail de l'âme ! enfantement !
Sous ce front, pour celui qui sait lire les signes,
D'un plus noble avenir flottent déjà les lignes.
Un peu de la substance en rêve sous ce front
Dans Paris germera, ses enfants grandiront.
L'intime liberté qu'il conquiert, songe à songe,
Sans qu'il s'en doute, au cœur des autres se prolonge.
Il dort, dans l'amitié des meubles familiers.
Et vaguement on sent, de paliers en paliers,
L'hésitante candeur de ses rêves descendre.
Peut-être les vertus de son cœur grave et tendre,
De rue en rue, avec quelque chose d'humain,
Se lèveront à l'aube et marcheront demain.
Car pareil à cet homme affaissé sur sa table,
Ainsi rêva jadis le Fils né dans l'étable,
Lorsqu'ayant tout le jour fendu le chêne épais
Il s'endormait, le soir, dans cette même paix.

XXXVII

Portrait

Vous cousez. La clarté pensive de la lampe
Vous caresse les yeux en creusant votre tempe,
Et la salle à manger respire autour de vous
L'air sans bonheur du soir. Fidèle au rendez-vous
Votre étoile est venue au bord de la croisée,
Avec votre bonsoir son âme s'est croisée.
Sous les veines du ciel on croirait voir courir
Du sang. Le crépuscule achève de mourir.
La plaine agenouillée assombrit sa prière,
L'odeur des vieux cyprès vous vient du cimetière,

Et vous ne cousez plus, mais vous ne pleurez pas.
Que vous a murmuré l'odeur qui parle bas?
Qui vous a caressé plus tendrement la tempe?
Pourquoi regardez-vous, sans la voir, cette estampe
Où sourit votre sœur, la mère de Rembrandt?
Quelle extase plus proche, ô ma mère, vous prend?
Vos yeux transfigurés ont vu quelqu'un descendre,
Et votre aiguille a l'air de coudre de la cendre.

XXXVIII

Prière du Berger

Des lourds troupeaux du soir tondant la rouge laine,
Que voulez-vous, grands vents qui rôdez sur la plaine ?
Mes brebis mettent bas. Respectez mon verger.
Couchés comme des chiens aux pieds du vrai Berger,
Voyez, les longs rayons s'endorment sur la terre.
Comme eux, vents désolés, n'allez-vous pas vous taire ?
Les mousses ont fleuri sur les rocs embrumés.
O souffles, couchez-vous sur la mousse. Dormez.
Moi, pour mieux vous bercer, au bord de la nuit noire,
Je chercherai pour vous, au fond de ma mémoire,

Les vieux airs du pays que mon père m'apprit.
La lune sur les monts jouera comme un cabri.
Mon troupeau, près de vous, broutera l'herbe épaisse,
Et si vous accordez que jusqu'au jour il paisse
Sans crainte de l'orage, ô vents, demain matin
Je vous parfumerai de lavande et de thym,
Et je dirai partout, à qui voudra m'entendre,
Que comme tous les forts vous avez l'âme tendre.

XXXIX

Prière de l'Imagier

Seigneur, le bon pinceau qui traçait vos louanges
Défaille entre mes doigts que vous ne guidez plus,
La fresque est achevée, et l'aile de vos anges
A mis comme un brouillard devant mes yeux perclus.

Je suis dans votre main comme une grappe mûre,
Mon sang va ruisseler aux bleus pressoirs du ciel.
La ruche de mon cœur dans vos forêts murmure,
Je suis entre vos mains comme un rayon de miel.

La pluie a baptisé mon front bruni de hâle,
Et sous l'encens doré de mille reposoirs
J'ai vu s'agenouiller la rouge cathédrale
Où descend le soleil dans la brume des soirs.

Sur le tremblant vitrail translucide de l'aube
L'invisible pinceau de saint Luc a pour moi
Fait éclater la main où rayonne le globe
Et tiré du fourreau le glaive d'or du Roi.

Partout j'ai feuilleté le missel de la terre,
Et pour enluminer le bréviaire du jour
J'ai tâché de suspendre, au bas du texte austère,
Les fruits de la guirlande aux outils du labour.

Et maintenant, Seigneur, qu'empli d'ans et de rêve,
La bêche tremble au bras de votre jardinier,
Ne grefferez-vous pas votre céleste sève
Sur le cep épuisé par l'automne dernier ?

XL

Beati

A DOUGLAS FITCH.

La fresque lumineuse ouvre entre les cyprès
L'horizon grave et fin d'un naïf paysage
Où l'on voit, comme au front mystique d'un visage,
L'ombre du Luberon sur les champs diaprés.

Entre les fûts plus noirs le pâle ciel décline,
Et l'âme des aïeux qui revit un moment
Dans les derniers rayons met son enchantement
Sur le vieux cimetière au cœur de la colline.

C'est l'heure où, loin de tout, lassé des bruits du jour,
Tu viens, dans les odeurs qui montent de tes terres,
Respirer sans espoir les promesses austères
Que nous laisse des morts le départ sans retour.

Ils furent, comme toi, heureux, sûrs et lucides,
Tous ceux qui dorment là dans la paix du cercueil.
Ne pas démériter fut leur tranquille orgueil...
Quel soleil flotte au fond de leurs prunelles vides ?

Quel rêve flotte au fond de leurs tombeaux fermés ?
De nos heures d'ardeur, de joie et de lumière,
Il ne reste de nous, quand nous sommes poussière,
Que ce qui reste aux cœurs que nous avons aimés.

« Aimez, disent les morts, aimez, pour qu'on vous aime.
Des enfants, une femme, une claire maison,
C'est là de quoi combler toute humaine raison...
Ne cherchez pas ailleurs la sagesse suprême. »

Et tandis qu'au fond bleu de la fresque descend
La paisible clarté de la première étoile,
Comme pour mieux germer le blé semé se voile,
L'âme des morts heureux se rendort dans ton sang.

XLI

Prière de Christophe Colomb

> Je m'enlacerai étroitement à Toi, ô Dieu,
> quand même les vagues me repousseraient...
>
> Walt Whitman

Mon paradis est là... Ma certitude existe.
Je suis vieux, je suis seul, au désespoir voué.
Le mousse, cet enfant, lui-même me résiste...
Vérité, ne fuis plus ton marin bafoué.

Mon paradis est là... Dieu caché, qu'il surgisse,
Qu'il monte comme toi de l'abîme béant.
J'ai foi dans mon génie et foi dans ta justice...
Il est là, dans la brume, au-dessus du néant.

Seigneur, le sens perdu de la terre m'anime,
Que leur peur se révolte et me charge de fers :
Dans tous les univers bat un cœur unanime...
Il est là, dans la brume, au-dessus des enfers.

Comme ce vieux vaisseau dont craque la mâture,
La terre nous emporte au milieu des soleils,
Et je sais, sur les mers de toute la nature,
Que voguent vers le Port des navires pareils.

O monde enseveli dans tes langes funèbres,
Est-ce toi que je cherche ? Est-ce vous, Dieu vivant ?
Tous deux vous monterez sur la mer des ténèbres
Sous le soleil conquis de l'avenir levant.

Tous deux vous monterez, dans l'entière évidence,
Aux yeux émerveillés du vieil Adam debout,
Et dans l'élan pieux de sa morne prudence
Enfin il entendra battre le cœur de tout.

Mon paradis est là... Les plages du mystère,
Le hâvre universel, le miracle prouvé...
Mousse, que me veux-tu?.. Terre, ils ont crié : Terre !
Entre le monde et Dieu le chemin est trouvé.

XLII

Tristesse d'Adam

Éva, qui donc es-tu ?

ALFRED DE VIGNY

I

Je me sens attendri par un tourment sans causes,
Quel mal mystérieux m'éclaire ton vieux mal,
Étonnement plaintif qui sors des yeux des choses,
Péché de l'être obscur, remords de l'animal ?

Je traîne dans mon sang un crépuscule triste
Mais une aube est mêlée à mon limon impur,
Je suis de ma douleur la matière et l'artiste,
La douleur sculpte en moi le bloc du dieu futur.

II

Déjà l'humanité dont je suis l'âme en peine
S'est assise avec moi sur le bord du chemin.
Ruisselez sur mes pieds, cheveux de Madeleine,
Forge les quatre clous, bel ouvrier romain.

J'étais heureux, poussant l'outil, chantant les psaumes,
Chez le bon menuisier, attendant le Sauveur,
Mais de mon cœur gonflé de tous les cœurs des hommes
Déborde maintenant ta divine douleur,

O toi qui viens... En moi combleras-tu le gouffre ?
Berceras-tu mon cœur dans les bras de la croix ?
Je ne suis plus heureux, ma postérité souffre,
Ma postérité doute : ô mon Père, je crois.

Adam est triste, Adam pleure au bord de la route ;
Et les pieds fatigués du long voyage humain,
Moi, le Maître, à mon tour serais-je pris de doute ?
Filles de Magdala, reviendrez-vous demain ?

III

Tout retombe... L'aube inhumaine
Sur le cadavre enseveli
N'ajoute, dans sa splendeur vaine,
Au suaire qu'un nouveau pli.

Et pourtant la Mort passagère
Ne presse l'Homme dans ses bras
Que pour voir du même suaire
Monter Celui qui ne meurt pas,

Celui qu'attendent les royaumes
Par les pères aux fils promis,
L'Humanité de tous les hommes
Dans tous les firmaments amis,

Celui que dans mes flancs je porte,
La face en pleurs du genre humain,
Le Pauvre qui devant ma porte
Partagera mon pain demain...

IV

Où serons-nous, Ève tranquille,
Calme sœur de mon désespoir,
Quand sombrera l'Arche inutile
Sous les flots du déluge noir ?

Où serons-nous? Les cieux succombent,
L'arc du monde s'est affaissé,
Du grand Arbre les feuilles tombent
Sur les prés de l'éther glacé.

L'univers flotte à la dérive,
Le soleil enfonce avec lui,
Sur notre humanité pensive
Le dernier crépuscule luit,

Le dernier soir d'amour, mon Ève,
L'un vers l'autre nos derniers pas...
Si vers moi ton âme se lève,
Tout mourra, nous ne mourrons pas.

V

Tes yeux, ton souffle, ton visage
Se détournent de mon amour,
Par l'eau, la terre, le feuillage,
Je t'invoque... Ton cœur est sourd.

Ton cœur est sourd aux voix du monde
Qui t'implorent avec ma voix ;
Que cherches-tu, chair vagabonde,
Désir des sources, mal des bois ?

Désir errant, dans les clairières,
Que cherches-tu, toi qui me fuis,
Dans l'eau plus rose des rivières,
Dans les bras plus jaloux des nuits ?

L'hiver s'en va, des chœurs se forment
Sur la mousse, autour du bouleau,
Les grands cerfs, dont les biches dorment,
Se mirent en pleurant dans l'eau.

Et comme toi, le long des branches
Où pointent les bourgeons pourprés,
S'enfuient de vagues formes blanches,
Dans les lilas et les cyprès.

Ève, qui donc es-tu ? Ton âme,
Quand on approche, disparaît
Dans le printemps épars qui brame
Au cœur errant de la forêt.

VI

Le blé pointe, les champs durcis sous la gelée,
O Lucrèce, sont pleins d'un sourire latin,
Et sous les premiers pas de l'aurore emperlée
J'ai vu fondre mes jours aux rayons du matin.

On dirait, par le vent d'hier cristallisée,
Que partout fiancée à l'hiver impuissant
La blanche plaine court se blottir, irisée,
Dans les bras amoureux du coteau rougissant.

Au bleu soleil d'hiver, dans ce ciel pâle et rose,
Comme elle, trouverai-je un vague renouveau?
Un parfum reste aux doigts où s'effeuille une rose:
Qui viendra me cueillir dans l'horreur du caveau?

La rosée, au soleil, retombe pluie et boue,
Le corps, dans le tombeau, redevient terre et ver...
O rayon du matin qui caresses ma joue,
De quel tombeau sors-tu dans cette aube d'hiver ?

VII

J'aime... En longs bas de soie un être chimérique,
Une fauve toison, un torse étincelant,
Un sourire à la fois virginal et lubrique,
Un printemps de chair vive, un matin d'or brûlant.

J'aime... Au buisson des lits une âme fraîche éclose,
Dans les draps saccagés une bête de sang,
Une chair adorée en sa métamorphose,
Une race, une Idée, un ventre éblouissant.

Un ventre éblouissant, des pieds que tout ignore
Hors l'herbe des printemps qui les ont vu fleurir,
En ses longs bas de soie une tremblante aurore,
Sous sa fine chemise un cœur qui veut mourir.

Car rien de notre monde, en ses désirs, n'enchante
Ce jeune cœur naïf que n'ont pas su troubler
Les poèmes de feu que le matin lui chante
Ou qu'au bord de son lit la nuit vient roucouler.

Sous ses cils abaissés elle est comme une tombe,
Sous ses deux bras croisés elle est comme un tombeau...
Qui fera tressaillir cette âme de colombe ?
Qui mettra l'étincelle à ce pâle flambeau ?

VIII

La tristesse est sur moi comme un grand cygne noir,
Elle me fuit, l'Ève que j'aime.
Où se cachent son front et ses pieds, dans le soir
Plus brillants que la lune même?

Elle est devant la mer, sur les grands quais, buvant
L'air salin qui fouette son torse,
Elle rit, flot de chair, sous les baisers du vent,
Arbre en fleurs à la chaude écorce.

Une main sur le front, elle est dans l'atelier,
Elle est dans l'âme d'un artiste,
Elle veut, à moitié dans l'argile, oublier
L'amertume d'un baiser triste.

Elle est dans le sourire en deuil de l'univers,
Dans la terre qui s'abandonne,
De l'automne blessé de ses yeux entr'ouverts
Son âme coule et me pardonne.

Elle est dans les enfants, les bêtes, elle rit
Dans les blés et les fleurs sauvages,
Né du sel de la mer le feu de son esprit
Court sous l'écume des rivages.

Elle est dans tout mon cœur qui croit partout la voir,
Et partout elle fuit, mon Ève.
La tristesse est sur moi comme un grand cygne noir...
La mort est sur tout cœur qui rêve.

IX

Je ne veux plus pleurer. Non. Le rêve est mauvais.
Et je m'endors encor, beaux arbres retrouvés,
O terre chaude et bleue, à votre ombre innocente.
Venez, belles odeurs, venez, que je vous sente,
Longs sourires brillants des sources, tendres fruits,
Douce herbe épanouie aux vagues bras des nuits,
Vous n'attristerez plus votre âme transparente,
A votre renouveau tout le mien s'apparente,
Je vous emporterai mêlés à mon amour.
Encens de la futaie, accueillez mon retour,
Grands cerfs, léchez mes mains, dansez, blonde lumière
Mon âme a retrouvé sa liberté première.
Du fond du vert bassin où Satan s'accouda
Ève tire le voile où son désir broda
Sous l'orgueilleux pommier tout éclatant de pommes
Le Paradis conquis des bêtes et des hommes...
Tout le riche univers s'ouvre devant nos sens,
Tout l'opulent jardin des couples innocents,

Les fleuves et les ports, les villes et les fêtes,
Le chœur des libertés dans leurs robes défaites,
Le peuple fourmillant des travaux accomplis.
Les forêts de l'Éden élargissent leurs lits
Où se couche le ciel avec la grâce d'Ève.
Et seul, l'Arbre abattu de la Tristesse achève
De pourrir lentement sous l'herbe du printemps,
Tandis que germe en moi l'Avenir que j'attends.

XLIII

Ces pauvres désœuvrés bâillant leur âme vide
Attablés aux balcons des cafés miroitants
Ne voient pas derrière eux rire la mer splendide
Et courir sur les toits les pieds vifs du printemps.

D'autres perdent ce jour à relire Descartes,
D'autres comptent leur or, et les plus malheureux,
Au fond d'un bouge infect, ont tripoté des cartes
Et mornes maintenant se regardent entre eux.

Et moi qui les méprise, hélas! je suis leur frère.
Qu'ai-je fait? Les pieds lourds, de mes mains maladroit,
N'aurais-je point passé sans rien laisser sur terre
Et mes jours sont comptés et la mort est sur moi..

Oh! pouvoir de ses mains abattre un arbre, faire
Une charrue, un lit, conduire un fin voilier,
Et maître de sa joie, avec sa face claire,
Être un gai compagnon dans un clair atelier!...

XLIV

Psaume

Siçut sagittæ in manu potentis,
ita filii excussorum.

Psaume 126.

« Jouissons...Nous avons, pour bercer nos paresses,
Au pied de nos divans, en face de la mer,
Des terrasses de marbre et les chaudes caresses
De jardins si touffus qu'on n'y sent pas l'hiver.

Dans nos parcs, où partout murmurent les eaux vives,
Dans les arums, pieds nus, troussé jusqu'au nombril,
Le troupeau familier des servantes lascives
Nous entraîne en jouant vers les grottes d'avril.

D'autres, les soirs de lune, errent avec les biches,
Et comme elles de peur tressaillant de plaisir,
Elles soupirent : « Viens... Jeunes, nous sommes riches.
Quel songe flotte en toi ? Tu n'auras qu'à choisir. »

Et quand, lassés de tout, des corps et des visages,
Et du frisson humain sous le fard des baisers,
Nous détournons nos yeux des vivants paysages
Et des remords repus sur les fruits écrasés,

C'est pour nous que Rubens prodigue sur ses toiles
Ces paradis de pourpre ignorés des chrétiens
Et que le Tintoret couche dans les étoiles
L'opulence sans cœur de ses grands olympiens.

C'est pour nous que Tristan exhale dans ses râles
Son souffle exaspéré par la soif du néant,
Pour nous que pleure l'orgue au fond des cathédrales...
Tout l'art est devant nous comme un miroir béant.

Comment n'aurions-nous pas une âme satisfaite ?
Nous nous couchons, gorgés de femmes et de vins,
Et si quelque envieux voulait troubler la fête,
Un sac d'or lui suffit... Tous les soucis sont vains. »



Ils chantent, et sans voir le peuple qui travaille,
Ils suivent au hasard leur chaude déraison,
Car ils n'entendent pas, au pied de leur muraille,
Le pic des ouvriers qui sapent la maison.

Quand l'auto les emporte à leur noce grossière,
Derrière eux, dans le soir plus rouge, ils ne voient pas
Leurs frères méprisés, debout dans la poussière,
A qui, les poings fermés, la haine parle bas.

Dans le dernier couchant où s'enfonce leur monde
A quoi songent-ils donc sur leurs mornes paliers,
Qu'ils ne prennent plus garde à l'écume qui gronde
Et monte lentement leurs larges escaliers ?

S'ils ont pu, jusqu'ici, couvrir sous leur tapage
Le cri sourd des mineurs mordus par le grisou,
Le paquebot qui sombre avec son équipage,
Et l'échafaud où roule une tête sans cou;

Méprisant leurs devoirs, déchirant leurs promesses,
Serviles héritiers d'un Principe immortel,
S'ils ont, pour rassurer leur vieux remords, des messes
Où le Pauvre immolé leur sourit sur l'autel;

Comment ne voient-ils pas, au porche de l'église,
Au pied de leur terrasse, au seuil de leur palais,
Cette peur qui mendie, et la hâte indécise
Que met à les servir la troupe des valets ?

Ils surprendraient pourtant, s'ils détournaient la tête,
Les derniers serviteurs qu'ils caressent en vain
Marquer déjà des yeux leur place dans la fête
Et se pousser du coude en crachant dans leur vin.

Qu'importe... Les seins nus, les robes dégrafées,
Les musiques, les plats étincellent. Le soir
Mêle au vaste festin des rumeurs étouffées,
Et les larges flambeaux brûlent sur le dressoir.

Mangez, buvez, dormez... Vos chiens font bonne garde
Mais par delà les murs, dans les derniers rayons,
La main sur ses outils, le Peuple vous regarde,
Puis regarde, pensif, ses enfants en haillons.

XLV

Le Chantier

Le peuple dit : « Le monde est en train de changer...
Ses mâts rasés par la tempête,
Rome sombre... Mais nous, nous allons vendanger...
Que nous veux-tu, poète ?

« Tu rêves... Un matin suffit à nos boulets,
Devant la rade de Lisbonne,
Pour faire d'un des dieux servis dans vos palais
Un enfant sans couronne.

« Que nous veux-tu?... Regarde. Entre ma forte main,
Comme une barre sur l'enclume,
Je tords vos pauvres lois, et tends au songe humain
La lampe qu'il allume.

« Partout les cœurs groupés servent les intérêts.
Les riches sans enfants succombent,
Et comme le bois mort dans les vieilles forêts
Tous les préjugés tombent.

« Dans la ville, au hasard, en te mêlant, le soir,
A ses vagues sans cesse accrues,
Tu saurais brusquement où va ce fleuve noir
Qui coule dans les rues.

« Tu veux chanter... Écoute, au fond du soir tremblant,
Et comme nous trouve la belle,
Toute cette rumeur que font en s'en allant
Les mœurs qu'on renouvelle.

« L'écorce du vieil arbre a jonché le gazon,
Tout le tronc du passé s'écaille,
Et déjà l'on peut voir dans sa verte prison
La sève qui travaille.

« Nous avons boulonné les piliers de la Tour
Et tressé le fer comme l'herbe,
Tous les métiers unis suspendent tour à tour
Leurs outils à la gerbe.

« Ils ont voûté les ponts, cimenté les tunnels,
Ouvert des routes diaphanes,
Sur les champs rapprochés, dans les cieux fraternels,
Aux bleus aéroplanes.

« Toute l'Europe court au-devant du soleil,
Et, partout, pour l'immense fête,
Les peuples comme nous sortent de leur sommeil...
Que nous veux-tu, poète ? »

II

Je ne veux qu'une place à l'immense festin,
Je ne veux qu'un outil dans le chantier superbe,
Je ne veux que, perdu dans le vent du matin,
Chanter comme un brin d'herbe,

Lorsque les compagnons sur leur front en sueur
Passeront, en riant, leur manche retroussée,
Comme un verre de vin où tremble une lueur
Que tendre une chanson sous leurs regards moussée.

Quand, sur les bancs salés du navire d'Argos,
Les héros épuisés laissaient tomber les rames
Il suffisait d'Orpheus éclatant en sanglots
Pour redresser les âmes.

Lorsqu'autour de Colomb les marins révoltés
Crispaient les poings, désespérés, pleurant la terre,
Dans les haubans, là-haut, quelques vieux vers chantés
Par un mousse perdu, dit-on, les firent taire.

Colomb trouva son monde, Argô prit la Toison...
Laissez chanter le mousse aux vergues du navire,
Laissez, en élevant les murs de la maison,
Le jeune apprenti rire.

III

Le chantier est ouvert, et dès l'aube venus
Tous les peuples mêlés travaillent. Les bras nus,
Le gaillard piémontais terrasse,
Des portes de la mer l'anglais forge les gonds,
Sur les quais encombrés déborde des wagons
La fortune de chaque race.

Chacun au sûr labeur a pour l'autre apporté,
L'Autriche son sérieux, la France sa gaieté,
L'Allemagne sa force lourde,
Les fruits des espagnols courent de mains en mains,
Et là-bas on entend venir par les chemins
De Russie une plainte sourde.

Les fils enchevêtrés vibrent dans l'air vermeil,
Sous les treuils, le matin, on voit luire au soleil
Les blocs mouillés par la rosée ;
Sur les canaux moirés dérivent les chalands,
Et vers eux la marmaille, entre les cabestans,
Accourt sur la berge rosée.

Tout est clair, opulent, joyeux et recueilli,
Et le bonheur d'œuvrer en s'entr'aidant, se lit
Au front des hommes qui travaillent.
Le port et ses rumeurs, la plaine et ses sentiers,
Et la ville venue avec tous ses métiers,
Dans le même bonheur tressaillent.

Dans les bois au matin comme chantent les nids,
Dans tous les ateliers tous les groupes unis,
Au soleil de la même idée,
Entonnent, par moment, le même ardent refrain,
Et sur l'échafaudage, au bord du ciel serein,
La Paix, là-haut, rêve accoudée.

Sur les brancards rompus s'activent les charrons,
Des murs sortent de terre et de larges perrons
Se sont déjà couverts de fresques
Où les peintres, devant leurs rêves ébauchés,
Sont impatients de voir flotter les dieux couchés
Aux bras des villes barbaresques.

Midi. Sous une tente immense, au bord du quai,
On a dressé la table, un radieux banquet
Où tout ce peuple tient à l'aise.
Un orchestre rayonne entre deux verts arceaux,
Et derrière les mâts pavoisés des vaisseaux
La mer luit comme une fournaise.

Le soir, dans les jardins de la belle saison,
Sous la lune baignant l'énorme frondaison
Surgit un lumineux théâtre,
Dans la complicité des sentiers veloutés
S'en vont, le bal fini, des couples argentés
Vers la solitude bleuâtre.

IV

D'autres, le fiel aux dents, Haine, t'attiseront
Au cœur meurtri du populaire,
D'autres enfonceront à sa tempe et son front
Les épines de ta colère,

Je n'ai voulu chanter, dans ces vers faits pour lui,
Que l'avenir de paix heureuse
Et l'aube d'Amitié qui déjà monte et luit
Au fond de son âme amoureuse.

Dans le chantier de paix où nous travaillons tous
J'ai coupé le laurier, les épis et le houx,
J'en ai fait ce bouquet de fête,
Et quand de ta Maison les toits seront couverts,
Peuple, ton apprenti, tout fleuri de mes vers,
J'irai le planter sur le faîte.

XLVI

Dans les jardins de Varsovie
Un peu de France rêve encor
Quand du parc, d'où s'en va la vie,
Se fane à l'air le bleu décor.

On sent une musique vague
Tourbillonner sur le gazon
Où le soir mourant tend sa bague
Au doigt tremblant de l'horizon.

Et, pour noter la symphonie
Qui sourd partout des halliers roux,
Du temple, empli de son génie,
Sort un esprit intime et doux.

Le vieux Glück, au bruit monotone
De l'eau qui court sur les graviers,
Vient voir pleurer le tendre automne
Au vert miroir des grands viviers.

Peuple, partout, pour toi qui rêves,
T'attend ainsi quelqu'un d'ancien
Et pour charmer tes heures brèves
Revient comme le musicien.

Dans les palais Rubens rayonne,
Et sur la Bible de Luther
Dürer touffu songe et crayonne,
Newton t'emporte dans l'éther.

Comme Goya, Zola ramasse
Le drame épars de ta douleur,
Molière en fixe la grimace,
Taddeo Gaddi la couleur.

Les chœurs dansants d'Aristophane,
Qui pour ton bien te dénigra,
Jetaient leur voile diaphane
Aux vieux potiers de Tanagra.

Et si, pour mieux aimer tes frères,
Tu veux les voir transfigurés,
Michel-Ange, dans ses colères,
Dans le marbre, les a murés.

Il a voûté leur forte échine
Sous l'invisible poids du sort
Et bandé l'arc de leur poitrine
D'où le cri de la pierre sort.

Dans ta bonté Rousseau respire,
Et dans un conte éblouissant
Tout ton cœur pleure avec Shakespeare,
Tout Rabelais rit dans ton sang.

Et moi qui viens après ces maîtres,
Tant je t'aime, j'ose chanter
Cette Fraternité des êtres
Qu'au fond de toi je vois monter.

XLVII

O mort, tu peux venir... J'accours du fond des germes
Pour mieux t'assimiler, pour mieux t'anéantir.
J'ai beau sur l'univers promener mes yeux fermes,
Je ne te trouve pas, je ne vois rien finir.

Tout prospère et s'accroît, dans le creuset énorme
Retombe tout espoir où quelque âme a battu,
Tout être y refleurit, tout mourant s'y transforme,
La terre y devient fleur et le soleil vertu.

Sans cesse, au fond de ceux que la mort ensemence,
Bat le rythme caché d'une unanime loi.
Je ne sens rien en moi qui finisse ou commence...
Je suis, je croîs... Qui change ? Est-ce le monde ou moi ?

Tous les morts que je suis, mon avenir à naître,
Sur la route où je vais, marchent avec mes pas...
J'ai la peur de mourir, j'ai la soif de connaître...
Si les hommes s'en vont, l'Homme ne s'en va pas.

XLVIII

Fraternité

Debout, les damnés de la terre !
L'Internationale

Des brouillards de la guerre et des brumes du nord,
Tu sors, les bras ouverts, jeune et tranquille Europe,
En laissant sur tes pieds que la mer enveloppe
Tomber les voiles noirs que te brodait la mort.

Tu presses sur tes seins pleins de mélancolie
Le collier mutilé des villes d'Italie
Où Naples met son vert bijou,
Et les doigts enjoués du beau Plaisir facile
Agrafent le ruban des plages de Sicile
A l'émeraude de ton cou.

Dans la pourpre en lambeaux des églises de Rome
Tous les âges tournés vers l'aurore de l'Homme
Tendent encor leurs bras vers le Ressuscité,
Mais déjà l'essaim blond des ruches de victoire
Bourdonne, ivre du miel d'une nouvelle histoire,
Dans le jeune printemps de la vieille cité.

Indolente, à côté de sa mère chenue,
Traînant son opulence avec sa grâce nue,
Entre ses mâts bariolés,
A l'ombre de Saint-Marc et des fins pignons roses,
Venise s'alourdit en écrasant ses roses
Aux pieds mouillés de ses palais,

Tandis que dans le golfe où l'avenir abonde
Multipliant ses ports Marseille vagabonde
Verse son vin joyeux au Travail souriant,
Et sur la table neuve, au grand soleil servie,
Secouant tous les fruits de ses vergers, convie
Au festin fraternel les peuples d'Orient.

Et comme elle, là-bas, sur le fleuve qui fume,
De ses doigts dentelés déchiquetant la brume,
A la même heure, on pourrait voir
Anvers tendant ses bras aux peuples d'Amérique,
Entre Londres qui forge et Berlin qui fabrique
Les poids de bronze du Devoir.

Mais comme Adam jadis, à l'étonnement d'Ève,
Toutes vertes encor de leur première sève,
Nommant à l'univers les choses par leurs noms,
Paris, au soir tombant de la fatigue humaine,
Voit, des champs labourés de son ample domaine,
Venir enfin la Paix dont rêvaient ses canons.

Paris, Paris, forçat que sa gloire enveloppe,
Beau comme un olympien, actif comme un Cyclope,
Riche, affamé, tout à la fois,
Pour suivre son destin, et selon ses caprices,
Changeant l'or en vertus et la sagesse en vices,
Dans la liberté de ses lois,

Paris est secoué d'une fièvre nouvelle.
Que dit-il ? Que veut-il ? Il se dresse, il appelle...
Vers nous qui hésitons que tend son poing géant ?
Les vagues de son rêve écument dans ses rues.
Il foule, en vendangeur, les races accourues
A son vaste pressoir d'où coule un océan.

II

Hâves, fauves, grondantes, telles
Que l'avalanche des glaciers,
Dans ce printemps, d'où viennent-elles,
Avec leurs yeux extasiés ?
Leurs vieilles faces déridées
Par l'afflux des jeunes idées,
En agitant des rameaux verts,

Au hasard suivant leurs présages,
Marée ardente de visages,
Elles viennent du fond des âges,
Errants sanglots de l'univers.

S'entr'aidant les unes les autres,
Grosses d'un paradis nouveau,
Mêlant leurs dieux et leurs apôtres,
Dans le printemps de leur cerveau,
De Memphis, d'Athènes, de Rome,
Elles venaient croyantes comme
Tu crois, Paris, et les voici.
Dans les vendanges que tu foules
Elles versent leurs larges houles,
Et pour les recevoir, les foules
De l'avenir grondent aussi.

Debout, les damnés de la terre!
Les serfs de la houille et du fer,

La pâle troupe humanitaire,
Les évadés de votre enfer,
Debout, les gueux, les extatiques,
Tous les blasphémateurs mystiques,
Vous dont le règne est arrivé !
Peuple fait Homme, âme unanime,
Ensemble nous touchons la cime,
Du sein de la forge sublime
Quel soleil d'amour s'est levé ?

III

Un Homme est là... Quel homme ? Un de nous, un prophète,
Le dernier envoyé des siècles douloureux,
Le Cœur consolateur de toute cette fête,
Le visible Baiser des peuples amoureux.

Il passe au milieu d'eux, il s'assied, il partage
Le pain de sa bonté pétri de notre foi,
Et la fraternité de son ardent visage
A le rayonnement d'une invincible loi.

D'une ombre presque humaine un arbre le couronne,
Les nuages au ciel accourent pour le voir,
La pierre le bénit de l'accepter pour trône,
L'air prend autour de lui la beauté du devoir.

Vers son front éternel les fronts unis se tendent
Comme pour prendre un peu de sa calme lueur,
Avant qu'il ait parlé, dans les mots qu'ils attendent,
Ils voient déjà s'ouvrir la source de son cœur.

Un mystère accepté flotte dans l'air plus tendre.
Sans quitter leurs outils, dans leurs blancs bourgerons,
Les graves charpentiers qui sont venus l'entendre
Se serrent en pleurant contre les forgerons.

Les charretiers, en qui tremble le ciel des bêtes,
Les maçons que la pierre adore, les meuniers
Appuyés à leurs sacs, aux brancards des charrettes,
Les fruitières, posant à terre leurs paniers,

Tous les soucis, tous les chagrins, tous les visages,
Pâlis sur les papiers, qu'encrassent les métaux,
En pardessus râpés, sous de minces corsages,
Traînant une brouette, un pic, ou des marteaux,

Tous croient en le voyant comprendre la musique
Qui bourdonne toujours autour de leur métier,
Une vaste bonté surhumaine et physique
Les presse autour de lui qui murmure : « Amitié !

« O Travail, amitié des mondes dans l'espace,
Fraternité des saints qui groupent leurs efforts...
Malheur à l'homme seul... Tout égoïsme passe...
Les vivants communient avec l'œuvre des morts.

« Saint travail, amitié des lois et des atomes...
Que nous disent là-haut ces regards du ciel bleu?
L'amitié des meilleurs fait la cité... Nous sommes
Les maçons passagers de la cité de Dieu. »

IV

Il leur dit : « Votre règne est de ce monde... Faites
Aux autres tout le bien que je vous fais, défaites
Le mal que je ferai...
Surtout, les yeux fermés, gardez-vous de me suivre...
Comme si j'étais là, continuez à vivre
Lorsque je m'en irai.

« Votre vie est à vous... Je ne suis qu'un poète,
Je prête ma pensée à votre âme inquiète...

Lorsque vous travaillez, je rêve... Amis, pardon.
Frères, pardonnez-moi ma paresse féconde.
Il me semble qu'en moi parfois s'incarne un monde
De travail et d'amour dont vous me faites don.

« Né de votre justice et de votre misère,
Il me semble parfois qu'un sourire de frère
Tombe du firmament...
Quelqu'un est là, debout, derrière la muraille...
Un Frère nous attend... Le monde entier travaille
A son achèvement.

« Tourmenté d'un désir nébuleux et superbe,
De la source au torrent, de la pierre au brin d'herbe,
Du brin d'herbe au soleil et du soleil à nous,
Vers ce Frère caché tout s'en va, tout s'efforce...
Le sang qui coule en nous a coulé sous l'écorce...
Nous sommes le soleil des soleils à genoux.

« Écoutons les sanglots de notre âme profonde...
Nous fûmes terre et vent bien avant d'être chair.
Nous flottâmes perdus, à l'aurore du monde,
Dans les bras transparents de la pluie et de l'air.

« Poussière, âme déjà, sur quel lac adorable
Tombâmes-nous, un soir, des mains du firmament ?
Nous fûmes sur les prés une ombre favorable,
Nous fûmes dans la plaine un épi de froment.

« Moissons, fleuves, rochers, ô bois, foule première,
Ce n'est pas le soleil qui monte à l'horizon.
Sur nos cœurs, sur nos yeux, cette calme lumière,
C'est ton premier baiser, aube de la raison.

« C'est pour nous, c'est pour nous qu'au fond du crépuscule
Les pins ensanglantés par la poigne d'Hercule
Flambaient sur le bûcher,

C'était nous qui marchions vers la terre promise,
Chassés du paradis c'est pour nous que Moïse
Frappait l'eau du rocher.

« La terre s'est émue aux plaintes de Virgile...
O douceur ! charité ! lampe de l'évangile !
L'humanité perdue a trouvé son chemin...
Une seconde fois faut-il rebâtir l'Arche ?
Au milieu du troupeau des étoiles en marche
L'Ange de la Bonté nous a pris par la main...

« O mes frères, suivons le Berger invisible...
Tout amour est fécond, toute haine nuisible,
Dit notre être profond.
Nous n'avons qu'une vie, en moi c'est vous que j'aime,
C'est un même travail, ce que je fais moi-même,
Ce que les autres font.

« Que votre frère soit !... Les saisons de la terre
Sont les rites voilés de son humain mystère,
La Justice a bercé son corps universel.
Il m'écoute avec vous, dans ma voix il vous aime,
Et pour qu'il germe au blé que ma parole sème,
Frères, naissons au cœur de ce Frère éternel. »

V

En nous, autour de nous, l'Homme parlait encore...
Dans l'immense ferveur d'une brûlante aurore
La ville s'éveillait,
Et, sans voir à nos pieds notre égoïsme en cendre,
Nous sentions entre nous son amitié descendre,
Dans la ville déjà partout il travaillait.

C'était lui qui poussait son chaland dans la brume,
Accrochait ses volets, martelait son enclume,

Lui, dans le bruit sans cesse accru,
Qui remplissait Paris de ses rumeurs énormes,
Lui dont l'ardent travail reprenait mille formes...
Lorsque nous approchions il avait disparu.

O Frère, j'ai compris ta leçon de lumière,
Je ferai comme toi ma tâche coutumière,
Je serai cet outil que demandent tes mains.
Viens, ma vieille maison t'aime et veut te connaître,
Pour te voir arriver j'ai poussé ma fenêtre...
Il fera beau longtemps sur les labours humains.

TABLE DES POËMES

TABLE DES POÈMES

Pages

Qui que tu sois, voici mon cœur... 5
Prélude 9

Possidete paratum vobis regnum...

I. — Ouvre les yeux. 19
II. — Sommeil d'Adam 21
III. — Éveil des hommes. 26
IV. — *Entrez dans mon cœur...* 29
V. — Rêvé devant les usines de Düsseldorf . 31
VI. — Maternité. 47
VII. — *La Guerre, dure amante aux voluptés épiques...* 50
VIII. — Que me veut-on?... 52
IX. — *Partout, dans le printemps, le grand rucher essaime...* 56

X. — *Le Printemps vient, l'abeille heureuse...* 58
XI. — *Oh! qui peindra jamais sur les murs de la salle...* 60
XII. — Tentation 63
XIII. — Ève 67
XIV. — *Mon royaume est bien de ce monde...* 71
XV. — Paternité 74
XVI. — *O mes frères, âmes paisibles...* 76
XVII. — *Tendres souffles, aussi, pollens, je vous adore* 78
XVIII. — Le Baiser 80
XIX. — Le Fruit 83
XX. — Tristesse de Dieu 86
XXI. — Le Figuier 87
XXII. — *J'ai vu le jour rôder de clairière en clairière...* 90
XXIII. — Le Voyage... 93
XXIV. — La Gloire de Marseille 96

1. Le Paquebot 96
2. Hélène 99
3. Guitare 100
4. Minuit 102
5. Vision 104
6. Triomphe de Phocée 106

7. Sur le transbordeur. 112
8. Concert classique 116
9. Marseillaise 119
10. *Maintenant sur le port tombe le crépuscule.* 122

Tiens-toi là, ô mon âme.

XXV. — Au Peuple. 127
XXVI. — Chanson d'Avril. 142
XXVII. — Chanson de Mai 144
XXVIII. — L'Ombre 147
XXIX. — L'Ame. 150
XXX. — L'Ebauche. 153
XXXI. — Πᾶν 155
XXXII. — Travail du monde 158
XXXIII. — La Caume 160
XXXIV. — La Fresque 162
XXXV. — Bible des pauvres 165
XXXVI. — Sommeil du pauvre. 168
XXXVII. — Portrait 170
XXXVIII. — Prière du berger. 172
XXXIX. — Prière de l'imagier 174
XL. — Beati... 176

XLI. — Prière de Christophe Colomb 179
XLII. — Tristesse d'Adam 182
XLIII. — *Ces pauvres désœuvrés...* 196
XLIV. — Psaume 198
XLV. — Le Chantier. 203
XLVI. — *Dans les jardins de Varsovie...* . . 212
XLVII. — *O mort, tu peux venir...* 216
XLVIII. — Fraternité 218

Fontlaure, 18 mars 1911.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le vingt-six mai mil neuf cent onze
PAR
CH. COLIN
A Mayenne
pour
BERNARD GRASSET

Gasquet, Joachim
Le paradis retrouvé

